e. N° 11 Octobre 1918

LE SEMEUR



Le Numéro : 75 centimes

SOMMAIRE :

PARIS

46, RUE DE VAUGIRARD 46

LE SEMEUR

est l'organe des Associations Chrétiennes d'Étudiants de France

Il paraît le 20 de chaque mois, de Novembre à Juillet

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF :

Raoul ALLIER

46 Rue de Vaugirard, PARIS



Le Numéro : 0 fr. 75



Prix de l'abonnement : Cinq francs.

Pour l'Etranger, *sauf l'Alsace et la Suisse :* Six francs.

Le moyen le plus pratique est de prendre à la poste un **mandat-carte,** *qui évite l'envoi d'une lettre.*

Tous les envois d'argent, mandats, chèques, etc., doivent être établis au nom de Mlle [illegible]. *Il est important d'observer cette [illegible]*

Les opinions exprimées dans les articles signés n'engagent que les signataires

LE SEMEUR

20e Année. N° 11 — Octobre 1918

Au moment d'envoyer à l'impression ce numéro du Semeur, *une affreuse nouvelle nous parvient. Notre ami Ch. Grauss, secrétaire général de la Fédération française des Associations chrétiennes d'Etudiants et de l'Alliance française des Unions chrétiennes de jeunes gens, lieutenant au 339e régiment d'infanterie, décoré de la Croix de guerre et chevalier de la Légion d'Honneur, a été blessé grièvement le 29 août dernier et a succombé le jour même. Ce n'est pas le moment de dire ce qu'il a été pour notre œuvre. Mais nous ne voulons pas attendre un jour de plus pour exprimer notre immense douleur, — la douleur de tous les membres de nos Associations et de tous ceux qui, en France et ailleurs, pensant aux reconstructions nécessaires, avaient mis en Charles Grauss tant de leurs espérances.*

FRANCE ET ROUMANIE

Les conditions draconiennes stipulées dans le dernier traité de Bucarest par les empires du centre n'ont pas seulement frappé au cœur les patriotes roumains ; mais encore un frémissement de pitié et une vague d'indignation ont secoué tous les Français. A côté de la question sentimentale, des considérations morales, politiques ou militaires, il existe, en effet, entre notre pays et le malheureux royaume danubien, une sympathie traditionnelle et tout un ensemble de liens historiques dont rien ne peut dissoudre l'étroitesse. Pour en comprendre toute la portée, il n'est donc pas inutile d'entrer dans quelques détails. Disons, cependant, à ceux de nos lecteurs qui voudraient entrer plus profondément dans le cœur même du sujet, que M. le professeur Edouard Driault, le distingué directeur de la *Revue des Etudes Napoléoniennes,* vient de faire paraître une nouvelle édition de son beau livre *La Question d'Orient,* où les problèmes les plus récents sont exposés avec rigueur et avec éclat et où « tout est dit » de manière à satisfaire les plus perspicaces et les plus curieux (1).

(1) Un volume in-8°, XV-432 p. (*Bibliothèque d'histoire contemporaine.* Félix Alcan, éditeur). — Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage à ceux qui veulent se reconnaître dans le tumulte des événements actuels, comprendre

Entre la France et la Roumanie, il existe tout d'abord une affinité de race, puisque vers l'an 106 après Jésus-Christ, Trajan établit des colons italiens entre la Theiss, le Danube et le Dniester. Ainsi la Grande Dacie fut-elle latinisée, et les Barbares conquis par la civilisation romaine (1).

de quelle évolution générale ils font partie, saisir comment le passé explique le présent. M. Driault a eu, le premier, le mérite de donner au mot « Question d'Orient » le sens plein qu'il doit avoir. Pendant longtemps, on l'a restreint aux relations de l'empire ottoman avec les Etats chrétiens d'Europe. Les seuls problèmes qui se posaient alors aux hommes d'Etat étaient l'indépendance des pays Danubiens ou de la Grèce, la lutte entre la Turquie et la Russie pour la domination dans la mer Noire, l'autonomie de l'Egypte, l'organisation intérieure et la réforme administrative de l'empire ottoman, les relations diplomatiques des puissances chrétiennes avec le sultan. Mais les choses n'en sont plus là. L'on en est venu peu à peu à distinguer que ces problèmes particuliers rentrent tous dans un problème plus général : celui de l'Islamisme tout entier. Il en est d'eux comme de tous les problèmes politiques et sociaux qui prennent aujourd'hui une portée universelle et qui intéressent au même titre Paris, Londres, Berlin, Pékin, Le Cap, New-York, Melbourne. Et c'est ainsi que M. Driault a été conduit à faire de l'histoire de la Question d'Orient l'histoire des relations de l'Islamisme avec le monde chrétien dans son ensemble. Son livre, qui est aujourd'hui classique, s'est enrichi d'édition en édition : tandis que la première est de 1898, la septième amène le lecteur jusqu'à la fin de 1916.

(1) Pour trouver le premier contact entre la race française et la race roumaine, dit M. Jorga, il faudrait remonter à l'époque très éloignée où les Gaulois, dans leur large expansion conquérante, franchirent les rivières qui bordent au nord la Péninsule balkanique pour arriver jusqu'aux sanctuaires de l'ancienne Grèce. Avant ou après ce grand événement de la migration des peuples, les éléments de sang gaulois s'établirent dans le voisinage des Daces. Plus

Il faut joindre ensuite à cette parenté toute une série de traditions et d'influences réciproques. Menacé par les Turcs, battu à Kossovo, Mircea appelle Charles VI à son secours et la fleur de notre Chevalerie est « fauchée » sur le champ de bataille de Nicopoli, où, une fois de plus, le Croissant triomphe de la Croix. Plus tard, lorsque la Moldo-Valachie est soumise pour des siècles au joug du Sultan, le parti de « ceux qui se souviennent » tourne ses regards vers la France, et sous Louis XIV comme sous François I[er], je veux dire depuis que le « roi Très-Chrétien » s'unit au « Commandeur des Croyants » contre la Maison d'Autriche, les opprimés de Bucarest et de Jassy demandent à nos ambassadeurs de Constantinople d'intervenir en leur faveur (1).

tard encore, des mélanges de sang ont pu se produire au moment où, Rome étant la dominatrice sur la Loire aussi bien que sur le Danube, des éléments militaires d'origine dace étaient employés dans des légions des Gaules et, inversement, des éléments gaulois dans celles de Dacie. Mais c'est un fait d'un caractère général, appartenant à la circulation intérieure des peuples dans les larges cadres géographiques de l'Empire, et non un phénomène particulier aux relations entre les ancêtres des Français et ceux des Roumains. (*Histoire des Relations entre la France et les Roumains*, Librairie Payot, 1918. Pages 17-18.)

(1) « Les rapports des représentants de la France à Constantinople, dit M. Jorga, mentionnent quelquefois des faits touchant l'histoire des Principautés qui se passèrent sous les yeux de ces agents. Ils virent, pendant la première moitié du XVI[e] siècle, des cortèges de Voévodes nouvellement créés par leur « empereur », le Sultan, de malheureux

Sans doute après le traité de Kaïnardji, en 1774, Catherine II essaye-t-elle de s'immiscer dans les affaires des deux Principautés, sans doute après le voyage triomphal de l'Impératrice en Crimée, elle projette des partages avec Joseph II, et la Roumanie devient, de plus en plus, une monnaie d'échange ou un champ clos, théâtre des rivalités et des appétits réciproques de Vienne et de St-Pétersbourg. Mais alors encore, nos frères latins reconnaissent que la France reste toujours la nation désintéressée. On comprend dès lors l'influence exercée par les artistes, les précepteurs, les explorateurs, venus de Paris et de Versailles, à la cour des princes grecs du Phanar, longtemps représentants de la Porte, dans la capitale de chacune des Provinces. (P. 83-87).

« L'usage d'employer des secrétaires français pour toutes les relations avec l'étranger, écrit

princes déposés, revenant à Constantinople pour y être dépouillés, rançonnés et punis de leur prospérité passée, des révoltés mis à mort pour avoir convoité de régner, même à titre de vassaux, sur l'une ou l'autre des principautés. Ils témoignent çà et là de leur pitié pour ces victimes d'une ambition téméraire ou du droit le plus authentique. « Voila, « écrit un de ces agents en 1558, la foy qu'on voit en ces « Turcs quand on est pour leur intérêt. » Une autre fois, sur ces mêmes Turcs, couverts du sang d'une récente exécution politique, il dit encore : « C'est une nation que « l'on ne sçaurait assez hayr et blasmer, tant pour son infi- « dellité et différence de sa religion à la nôtre, que pour « estre coustumière de faire tousjours de semblables ou « plus meschans actes. »

Op. cit. pages 37 à 38.

M. Jorga, devint général à la Cour des princes phanariotes de la seconde moitié du XVIIIe siècle. L'italien avait cessé d'être la langue usuelle de correspondance « franque » pour l'Orient, et les Levantins eux-mêmes, Génois plus qu'à demi grécisés, durent se soumettre à la nécessité nouvelle d'apprendre le français, s'ils voulaient jouer un rôle ou occuper une place dans la diplomatie ottomane. Mais, jusqu'à ce que tout le monde fût en état de tourner une lettre convenable avec une orthographe quelconque, du temps dut se passer, et ce fut celui des secrétaires venus de France, nobles sans occupations ou bourgeois en quête d'aventures orientales. Puis, lorsqu'il fallait former une nouvelle génération capable de correspondre dans la langue internationale de l'Europe entière, le précepteur des fils de princes commença, à Jassy et à Bucarest, son œuvre »... « Sans doute les propagateurs de la civilisation sociale et des modes littéraires qui envahissaient rapidement l'Europe entière n'étaient pas tous de souche française. Des Italiens, des Ragusains, certains Allemands même en étaient les facteurs intéressés, sinon enthousiastes. Cependant le maître de langue française était le seul précepteur que l'Orient chrétien voulût engager et entretenir. Les journaux qu'on lisait à Jassy et à Bucarest n'étaient pas toujours des journaux de France, où l'ancien régime surveillait de près les publications politiques ; mais c'étaient des journaux français qui,

de Leyde, de La Haye, d'Amsterdam, de Londres, parvenaient en Orient dès le milieu du XVIIIe siècle, à la demande même des princes qui étaient obligés de renseigner la Porte sur ce qui se passait en Occident. » (Op. cit. Pages 83 à 84 et 85 à 86.)

On saisit toute la portée des aspirations que fait naître la Révolution française à Bucarest et l'enthousiasme que suscitent les projets orientaux de Napoléon (1). Après les Hospodars, l'aristocratie des Boïards devient accessible à nos idées, visite notre pays et le prend comme modèle. Alors, se dresse toute une pléiade de poètes et de littérateurs, romantiques à leur manière, qui célèbrent le passé de la Roumanie et qui demandent sa libération. Ainsi s'expliquent les stipulations nécessaires du traité d'Andrinople,

(1) « Des écrivains français prétendent qu'un mémoire fut rédigé au nom des boïards des deux Principautés, un Démètre Ghica, un Grégoire Brancoveanu, un Strudza, un Beldiman, pour demander au grand Empereur la création, dans sa nouvelle Europe, d'un Etat roumain uni, destiné à servir d'appui à la « France en Orient ». Quoiqu'on n'ait pas encore fourni la preuve qu'un tel document, intéressant à coup sûr pour la politique napoléonienne, ait jamais existé, on ne peut pas cependant se défendre du sentiment que des assertions aussi circonstanciées et précises doivent avoir une base réelle. Mais, si la chancellerie de Napoléon adressait à l'occasion des lettres aimables à ceux des Grecs qui, comme drogmans de la Porte ou comme princes dans les deux pays, jouissaient de la protection française en servant les intérêts de l'Empire, il ne voyait rien de moldave ou de valaque, moins encore de roumain dans leur qualité politique. La Turquie seule le préoccupait et les instruments grecs qu'on pouvait mettre en œuvre pour la dominer. »
(Op. cit. pages 133 et 134).

que Metternich, le dominateur de l'Europe en 1829, s'acharne à rendre incomplètes.

S'il n'eût pas redouté un conflit avec la Prusse et l'Autriche, Napoléon III, donnant libre cours à sa générosité, aurait certainement imposé au Sultan le grand acte réparateur. Pour ne se tirer du guêpier que partiellement du reste, les Roumains doivent appliquer à leurs actes le mot historique de Charles-Albert « Fara da se ». Peu de temps après le Congrès de Berlin, où on légalise la spoliation de la Bessarabie échangée par la Russie contre la marécageuse Dobroudja, Bismarck admet la formation d'un royaume hybride, source d'ennuis pour l'Autriche qu'il va domestiquer. Les patriotes de Bucarest n'oublient pas le geste et sa signification, et malgré les influences du Palais, la France reste pour beaucoup la « grande sœur » en qui l'on espère. Beaucoup de Moldo-Valaques viennent étudier dans nos Facultés et dans nos Ecoles.

« En 1847 déjà, le nombre des étudiants roumains à Paris était si grand qu'ils s'organisèrent dans une société d'éducation et de lecture nationales. La « Bibliothèque Roumaine », installée au numéro 3 de la place de la Sorbonne, chez un de ces jeunes gens, Varnay, comprenait dans son programme des réunions du samedi, dans lesquelles on lisait des pages de l'histoire des Roumains. Un de ses membres, le frère de Michel Kogalniceanu, écrivait ce qui suit : « Bien « des jeunes Roumains se trouvent loin de leur

« pays, ils ne l'oublient pas un seul moment et « ils cherchent à resserrer le plus possible leur « fraternité, autant ici-même que dans leur pays « quand ils y retourneront. » Et, plus loin, ce passage empreint de sagesse : « A Paris, nous « ne sommes pas venus seulement pour appren- « dre à parler le français comme un Français, « mais pour emprunter aussi leurs idées et les « choses utiles d'une nation aussi éclairée et « aussi libre. » (Op. cit. pages 192 et 193).

Et il s'établit entre nos Universités et celles de là-bas des échanges toujours plus nombreux et plus féconds. Deux hommes incarnent ce mouvement, et ils sont devenus les chefs de file de toute une pléiade d'intellectuels et de libéraux. Le premier, M. D. Xénopol, professeur à Jassy et membre de l'Académie de Bucarest, passionné pour tout ce qui est français, essayait d'inculquer ses idées autour de lui. Erudit brillant (il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à se reporter aux belles pages de l'Histoire publiée par MM. Lavisse et Rambaud, et dans lesquelles il célèbre le passé de son pays), il savait mettre à profit toute son influence pour faire appel à toutes les initiatives et tous les talents. Nous ne pouvons taire l'accueil qu'il fit, en 1914, au Président de notre Fédération, l'amabilité avec laquelle il le présenta dans tous les milieux intellectuels, le dévouement qui lui permit de faciliter la tâche de M. Raoul Allier, d'attirer un public nombreux, de rendre sympathi-

que notre mouvement et de lui demander de nouvelles conférences pour 1915. L'autre, M. Nicolas Jorga, un des plus brillants élèves de notre École des Hautes-Etudes, historien de talent, député qui symbolise toutes les revendications nationales, parce qu'il les étaye sur des documents, ardent défenseur de ses frères opprimés dans la Transylvanie et dans la Hongrie, il a su exposer les résultats auxquels l'ont conduit des recherches considérables et révéler au grand public, qui l'ignorait, l'amitié traditionnelle et raisonnée de la Roumanie pour la France d'abord, pour l'Amérique ensuite.

Avec de tels porte-fanions, véritables émules du Take Jonesco ou d'un Averesco, la Roumanie ne peut périr. Au jour prochain de la victoire, la France généreuse et désintéressée abrogera le traité de Bucarest comme le traité de Francfort, et de cet acte de justice sortira une entente plus intime et plus cordiale, féconde pour les deux pays et productrice d'énergies au sein de toute la jeunesse intellectuelle.

Charles Dartigue.



RELIQUES (1)

10 mai 1915.

...C'est un devoir pour ceux qui, pour une raison ou pour une autre, sont maintenant à l'arrière, de réfléchir sur les conséquences de la guerre et de s'éclairer sur les problèmes qu'elle pose. Après la guerre, l'effort à fournir ne sera pas terminé pour que la France reprenne son rang parmi les grandes nations et s'affirme à nouveau comme personne morale et intellectuelle. En admettant que la guerre ait fait réfléchir bien des gens et leur ait donné plus de sérieux, il ne faut pas croire que tout sera devenu subitement parfait.

Plus que jamais les questions morales et sociales se poseront, et plus que jamais il faudra s'occuper d'évangélisation et d'éducation. L'alcoolisme fait déjà, en pleine guerre, des ravages effrayants (j'écris à M. Pourésy pour qu'il me donne les éléments de causeries pratiques que je pourrai faire à mes soldats).

La question du relèvement de la natalité, la

(1) Les quelques pages qu'on va lire sont empruntées à des lettres inédites de Jean Klingebiel, dont nous avons pu obtenir communication.

question de l'hygiène, logement, alimentation, tout cela sera à résoudre. La guerre aura éveillé par réaction contre les procédés de l'Allemagne la notion du droit et la conscience morale dans les rapports internationaux. Il faut travailler à ce que se réveille également la conscience morale dans les rapports sociaux. Toutes les classes, la classe bourgeoise et la classe ouvrière, ont des progrès à faire ; elles ont appris à se connaître et à travailler ensemble pendant la guerre. Il faudra qu'après cela elles ne recommencent pas à s'exploiter mutuellement.

Sachino, 5 octobre 1915.

...Ce sont mes moments de solitude et de silence que j'apprécie le plus ici. Heureusement, ils sont nombreux : à ma table, dans le parc, il m'est certainement plus facile de méditer qu'à toi dans les boyaux et sur les chemins que tu parcours en allant porter tes ordres.

L'essentiel, dans ces moments-là, comme dans tout autre, est d'être positifs ; c'est-à-dire de ne pas perdre contact avec les faits et avec le réel, de garder sa faculté de juger et de juger ses idées comme toute autre chose, de ne pas s'hypnotiser sur des sentiments ni sur des scrupules, et d'aller toujours de l'avant. Mais surtout, comme tu le dis, voir clair et aller au fond de ses idées (c'est très bien de me les écrire et je t'en serai tou-

jours reconnaissant), débrouiller leurs conséquences. voir leurs rapports avec les autres idées et voir leurs retentissements sur elles, tenir compte de leurs conditions de réalisation : c'est ainsi qu'on arrive à avoir des idées claires et raisonnables.

Et ensuite, il faut savoir agir, se mêler au réel, même lorsqu'on n'est pas sûr que ses idées soient bien définitives ; car c'est en agissant et c'est au contact du réel que doivent naître les idées morales. Tu as le privilège — privilège moral je veux dire — d'être en pleine réalité vivante de notre temps ; je suis heureux que tu saches comprendre et estimer au besoin ceux qui t'entourent, malgré leurs imperfections et souvent leur inconscience morale. C'est qu'en effet, un individu n'a pas toujours conscience de sa moralité et souvent il vaut mieux que ses idées. Il est vrai, en morale, que ce sont nos idées qui règlent notre conduite, et s'il faut qu'il en soit ainsi, nous agissons aussi, souvent, à côté de nos idées ; nous les devançons par nos actes. Il est normal qu'il en soit ainsi : l'exacte conscience et la volonté ne sont pas tout. Il y a une spontanéité morale, qui est à la fois action et pensée, qui se développe au contact même des faits, quitte à la conscience de raisonner ensuite et de s'éclairer sur l'idéal moral ainsi élaboré. — Lorsque nous entendons autour de nous faire profession de scepticisme et de « je m'enfichisme » il ne faut donc pas trop se désoler :

« l'esprit besogne au fond des choses et au fond des individus », comme le dit Wagner.

Votre effort doit être seulement de faire réfléchir sur eux-mêmes nos beaux parleurs, et de les aider à prendre conscience de leur propre idéal, de leur apprendre à éprouver leurs idées ; en un mot, à être raisonnables.

4 novembre 1915.

Je rentre d'une grande promenade sur la plage où j'ai terminé, devant le coucher du soleil, un livre de Michelet : *L'étudiant*. J'avais acheté ce livre il y a deux ou trois ans, tout à fait au hasard, en fouillant la boutique de X. ; il est rare de trouver quelque chose d'intéressant chez ce désordonné. Je croyais trouver un livre de souvenirs sur la vie d'étudiant de Michelet, et j'ai été surpris de trouver un cours, vivant, ému, passionné même par instants, prononcé dans des circonstances assez mouvementées (suspendu par le gouvernement de Louis-Philippe, puis repris après la révolution de 1848) sur l'esprit de la Révolution, l'idéal démocratique, l'éducation nationale nécessaire, et sur le rôle que l'étudiant doit jouer dans tout cela. Ce livre est un appel à l'étudiant et il a gardé son actualité. On reproche à Michelet d'être un idéaliste utopique, et cependant ce livre, qui est un livre enthousiaste, sans doute d'une portée pratique. On sent l'homme qui connaît le peuple, qui

l'aime et qui souffre du divorce entre des classes intellectuelles, entre les classes dirigeantes et les classes populaires. Il montre que jusqu'ici (sa constatation est encore vraie) on n'a pas gouverné avec le peuple, mais en son nom et à sa place. Il montre que, dans une démocratie, la coopération est nécessaire entre la science, les gens compétents et l'instinct populaire, le bon sens du peuple. Il montre comment on s'est mal pris pour faire l'éducation nationale : qu'il faut à l'enfant une éducation vivante et par images, qu'il faut faire revivre devant ses yeux l'histoire, telle qu'elle est arrivée, avec le détail qui la fait comprendre et qui la fait retenir ; qu'il faut au peuple des jeux et un théâtre où revive son histoire et ses légendes. Il assure que, si le savant ou l'étudiant a vraiment le respect du peuple et va à lui, non pas pour l'endoctriner, mais pour travailler avec lui, pour réaliser avec lui l'unité nationale, et s'il est vraiment compétent sur les questions dont il parle il ne peut manquer d'être écouté. Mais il faut vraiment vouloir l'égalité. Jusqu'ici la Révolution a fait des lois, a « posé » l'égalité, mais n'a pas su fonder l'égalité.

A l'étudiant il appartient d'aller au peuple, de prendre conscience avec lui des problèmes et des besoins de l'heure présente et d'apporter des solutions, de les proposer, de raisonner et d'aider l'ouvrier à raisonner et à trouver à chaque question la solution morale raisonnable.

1er mars 1916.

...C'est vrai qu'il y a trop de « jemenfichistes » autour de nous, mais il est tout de même consolant de constater qu'il y a encore aujourd'hui des gens disposés à se faire trouer la peau et à sacrifier leur vie pour quelque chose de plus grand qu'eux. Seulement la question importante serait de faire comprendre à tous que ce n'est pas seulement dans les grandes occasions que l'héroïsme est de mise : l'esprit de sacrifice a sa place dans la vie de tous les jours. Il faudrait que le désintéressement reste chez tous une attitude permanente à la fois instinctive et réfléchie. Mais ne soyons pas utopistes. Il faudrait, après la guerre, que le désintéressement se conservât chez une élite. Cela est possible ; nous pouvons aider à la susciter. C'est cette élite qui devra mener l'opinion, intervenir dans la solution des questions politiques et économiques...

Si vraiment nous croyons à la démocratie, si nous croyons qu'elle est la justice pour les hommes, si nous croyons qu'elle n'est pas impossible, disons-le, montrons-le (c'est extraordinaire le nombre de sophismes qui se débitent sur ces questions de morale politique et sociale : une opinion raisonnée, réfléchie, appuyée sur les faits, s'impose tout de suite) et travaillons-y. La démocratie n'est possible que si tous en sont les ouvriers.

Jean KLINGEBIEL.

 

NOS TABLETTES D'OR

Les indications que l'on va trouver sous cette rubrique sont extrêmement insuffisantes, en dépit du travail énorme qu'elles ont coûté. Ceux qui les ont rédigées sont les premiers à en gémir et à s'en excuser. Ils sont surmenés plus que jamais, n'ont aucun loisir pour faire des enquêtes, et surtout ils manquent des documents nécessaires. Notamment, ils n'ont aucune liste des membres et anciens membres de nos diverses associations. Notre secrétaire général est tué ; celui de l'Association de Paris l'a été également ; les autres sont au feu, et, seuls, ils pourraient faire bien la tâche qui est au-dessus de nos forces. Ce qu'on lira dans ces quelques pages est dû à des communications que nous n'avons pas obtenues sans peine. Nous demandons instamment aux familles et aux amis de nos soldats de nous envoyer le plus d'informations possible et de nous aider à tenir à jour nos « tablettes d'or ».

NOS MORTS

René Mondain est né à Tananarive, le 28 janvier 1898. Il était le fils aîné de M. Gustave Mondain qui, étant élève à l'Ecole Normale Supérieure, s'était senti appelé à entrer dans l'œuvre des Missions, et, dès le lendemain de l'occu-

pation de l'île, avait été envoyé à Madagascar. C'est là, dans un milieu profondément chrétien, parmi les exemples de dévouement absolu à une sainte cause, qu'il passa les premières années de son enfance. Il resta toujours imprégné de ses premières impressions : jamais il n'oublia que de petits Malgaches, quelques-uns fils de chrétiens à peine sortis du paganisme, quelques-uns même fils de païens, avaient été ses compagnons de jeux. En 1909, il fut envoyé par ses parents en France, pour ses études, en même temps que son frère Jean. Mais, dès ce moment-là, il parlait de retourner dans le pays où il avait laissé les siens et de s'y associer à leur travail apostolique. Les deux frères furent confiés à M. et Mme Alfred Casalis, à Paris, en qui ils retrouvèrent la chaude affection d'un père et d'une mère.

René Mondain était, dès cette époque, un caractère tout impulsif, d'une seule pièce. Il pouvait avoir des emportements vifs, mais qui étaient toujours dus à des élans de générosité. Dès son plus jeune âge, il s'est montré un enthousiaste, un « emballé », et il a dû souvent à ce trait de sa nature de cruelles désillusions qui le laissaient tout meurtri, mais jamais lassé. Au lycée Voltaire, où il fit ses classes de la 7e à la 3e, ses camarades ne parlaient jamais de lui sans faire l'éloge de sa bonté. Parmi ses aînés du lycée, il y avait Alfred-Eugène Casalis, dont l'amitié et, plus tard, le souvenir, agirent profondé-

ment sur lui. Le frère cadet de celui-ci, Henri-A. Casalis, était son contemporain et fut vite son ami intime. Avec ses amis du premier degré, il faisait partie de l'Union cadette du faubourg Saint-Antoine, dont il fut même président pendant quelque temps. C'est là que sa jeune foi commença à se manifester. Puis vinrent les premières troupes d'éclaireurs et il fut un des premiers à obtenir le brevet de chef.

Ayant terminé sa troisième au lycée Voltaire, il alla passer une année en Allemagne ; c'est pendant la solitude de ce voyage qu'au commencement de 1913, la vocation dont il avait déjà parlé s'affermit et il demanda à la direction de la Société des Missions de l'admettre parmi ses élèves. Il motivait ainsi sa demande : « J'ai senti l'immense amour de Dieu et tout ce qu'il a fait pour moi. Je veux aussi faire quelque chose pour lui, et, comme le chemin m'est offert, que l'on a besoin d'hommes à la Maison des Missions, pourquoi ne pas y entrer ? » Le règlement de la Société exige, non pas pour l'admission comme missionnaire — cela va sans dire — mais pour l'admission parmi ceux qui veulent étudier en vue de ce ministère, l'âge minimum de 16 ans révolus. Le Comité, considérant le sérieux précoce du jeune candidat, fit fléchir le règlement en sa faveur. René Mondain fut admis dès juillet 1913 et entra en octobre à l'école des Batignolles, dans la classe de seconde. L'année suivante, la guerre venait soudain para-

lyser le fonctionnement de cette école ; mais Mme Pannier voulut bien garder auprès d'elle quatre ou cinq grands élèves qu'elle traita comme ses fils et qui suivirent les cours du lycée Carnot. C'est dans ces conditions que notre ami fit sa première. Pendant ces deux années, sa foi mûrit et s'affermit : « Moniteurs à l'Ecole du Dimanche de l'Eglise Sainte-Marie, nous écrit un de ses plus chers camarades, nous préparions ensemble nos leçons. Je me le rappelle me disant un soir : « Que vais-je dire à ces enfants ? « Je sens que je n'ai que des mots à leur dire. « C'est avec mon cœur que je voudrais leur parler, et je ne le puis parce que ma foi est trop « sèche et scolastique. Il faut que notre foi nous « illumine, qu'elle transparaisse autour de nous ; « il faut arriver à être vraiment inspirés pour « apporter aux autres la bonne nouvelle. » Et ce sera, depuis lors, son souci continuel. Il cherche de toutes ses forces ; il ne veut vivre que par sa foi. »

Ce qu'il fut pendant cette première année de la guerre, alors que, demeurant à l'école de Batignolles, il suivait les cours du lycée Carnot, le témoignage de Mme Pannier nous le fait connaître : « Il s'est montré à l'Ecole tel qu'il a été partout : plein de cœur, dévoué, élève régulier et sérieux, excellent camarade, ami fidèle, il apportait sa flamme d'enthousiasme juvénile, son désir intense de rendre service et quelque chose de plus : par sa présence seule, par l'influence

de sa nature droite, de son cœur d'or, il mettait de la gaieté et de la cordialité dans l'atmosphère ; sa bonté toute spontanée avait quelque chose de rayonnant. Il savait rendre les gens heureux parce que lui-même était heureux là où il était. Se laissant taquiner sans jamais aucune mauvaise humeur, prenant pour lui les corvées, admirant volontiers ce que faisaient les autres, il était le boute-en-train, il était la joie de la maison. »

René Mondain était un rude travailleur, jamais satisfait de lui-même, n'ayant pas assez d'apprendre ce qu'il fallait pour passer un examen, mais poussant toujours à fond ses études. En juillet 1915, il obtint la première partie du baccalauréat latin-grec. L'école de la rue Nollet ne reprenant pas ses cours en octobre, il alla rejoindre à La Rochelle son frère Jean, qui était venu en France avec lui, et son plus jeune frère André, qui y était venu à son tour. Il devait faire sa philosophie au lycée de La Rochelle, 1915-1916, et remplir ainsi de plus près ses devoirs d'aîné. Là encore, son activité incessante se manifesta par l'élan nouveau qu'avec des amis dévoués et ardents comme lui, il donna aux Eclaireurs et surtout à notre groupe de Lycéens chrétiens. Nous comprendrons bien ce qu'il était en lisant ces lignes que nous adresse une personne d'un autre milieu religieux, appartenant au monde de l'enseignement, et qui l'a beaucoup vu alors :

« Il était notre jeune frère et, pendant l'année qu'il était à La Rochelle, nous l'avons accueilli à la maison, essayant d'adoucir ce qu'avait pour lui de pénible l'absence de sa famille. Nous l'avons vu souvent et il nous tenait au courant des menus faits de sa vie quotidienne. Il était alors lycéen, s'intéressant à son travail, cherchant à avoir sur ses camarades une influence bienfaisante, blâmant leurs actes quelquefois, mais apportant dans ses jugements un tel souci de justice, une telle bienveillance. Jamais je n'ai rencontré chez un être aussi jeune un pareil désir de comprendre les autres, de trouver en eux quelque chose à estimer ; jamais je n'ai vu une pareille bonté, une absence si totale d'égoïsme, un tel amour des autres. Et tout cela lui semblait si naturel qu'on l'eût bien étonné en lui exprimant la moindre admiration.

« Il était aussi chef de la troupe d'éclaireurs et il apportait à cette tâche la même bonté active. Jamais nous ne l'avons vu sans qu'il nous parlât de ses éclaireurs, tant il prenait son rôle au sérieux. Nous avons eu l'occasion d'aborder avec lui des questions d'enseignement, ou plutôt d'éducation, qui le passionnaient. Il nous demandait des conseils, nous disait ses joies, mais aussi et surtout ses doutes, car cet enfant, non seulement était extrêmement modeste, mais doutait facilement de lui. De ces doutes, il était seul à souffrir, car son activité ne trahissait jamais le moindre découragement ; il était de ceux qui

redoublent d'ardeur lorsqu'ils pensent que la tâche est difficile et qu'ils ne s'en trouvent pas dignes. Il plaçait si haut son idéal qu'il était rarement satisfait de lui-même.

« ...Je ne vous aurai sans doute pas appris grand'chose ; mais ma lettre sera un témoignage de reconnaissance à celui dont l'ardente bonté et la modestie m'ont rapprochée de Christ. »

Mais il eut alors une période de grand trouble. Etant de la classe 1918, voyant partir ses meilleurs amis de la classe 1917, il aurait voulu s'engager. Il répétait : « Je suis né vingt-huit jours trop tard. » Des avis éclairés et fermes le détournèrent de ce dessein.

En novembre 1916, la Maison des Missions étant fermée depuis deux ans, René Mondain entra à la Faculté de théologie de Montauban. Il y retrouva avec joie et émotion les traces de celui qu'il appelait son frère aîné, Alfred-Eugène Casalis. Là encore, sa foi passa par des épreuves fécondes mais rudes. Il disait souvent : « Ma foi est trop scolastique ; elle est trop faite de théories analysées, pas assez de convictions enfantines, simples et expérimentées... » Il subissait en même temps le contre-coup d'une situation anormale pour les études : « Malheureusement, écrivait-il à un camarade, je sens trop — et cela gêne mon travail d'esprit — que je suis dans le provisoire et que l'appel de ma classe va interrompre mon activité. » Cela ne

l'empêchait pas de se dépenser dans tous les domaines, réorganisant le club missionnaire chez M. le professeur Edouard Bruston, faisant reprendre, avec quelques autres camarades, les publications de l'Almanach des Missions, s'initiant à l'évangélisation dans une œuvre du Lot : « J'ai toujours, nous écrit son camarade J. Dautheville, le souvenir de ce garçon vigoureux, bronzé et riant toujours si franchement et de si bon cœur, débordant d'ardeur et de santé. Il se tenait jalousement en dehors de toutes les coteries. »

En janvier 1917, il passait le conseil de revision, était déclaré bon pour le service armé et, à Pâques de la même année, était incorporé au ...e régiment d'infanterie. Il partit d'un cœur ferme, joyeux d'aller apprendre à être un soldat, de devenir un vrai soldat de France, de ceux qui combattent pour une cause sainte et juste.

Au régiment, il fut toujours le même : bon, droit et pur. Tout de suite, il entra au peloton des candidats élèves-aspirants, qui était au château de Sibra. « Dès le premier soir, nous écrit son camarade J. Dautheville, en cherchant Mondain, je le trouve à la recherche lui-même de l'infirmier pour un camarade fatigué, un enfant de troupe. Il y avait plusieurs enfants de troupe au ...e et tous avaient pour Mondain une grande affection. » Comme soldat, il manifestait le même enthousiasme que comme chrétien. Il s'appliquait et il réussissait, à être un vrai

soldat chrétien, un chrétien qui a compris son devoir de soldat et un soldat qui ne transige jamais avec sa foi, restant, malgré toutes les épreuves et les difficultés, un témoin du Christ. « Mondain, nous écrit encore le même camarade, s'est toujours tenu à part et a provoqué le respect de tous. Or, il est difficile, dans cette promiscuité de la caserne, d'être toujours soi-même ; et là, ce n'était même pas la caserne, mais une vaste grange où, une fois les premières éliminations opérées, nous avons été tous rassemblés... Dans notre vie ordinaire de tous les jours, le réveil provoquait les cris de beaucoup, et même chez des jeunes gens de bonne famille. Mondain était de ceux qui, se levant avant les autres, se trouvaient toujours prêts et pouvaient aider un camarade en retard. A l'exercice, il ne se faisait remarquer par rien de très spécial ; mais quiconque l'observait le voyait toujours impeccable. Pendant les « pauses », alors que, dans les groupes, on causait de banalités ou de futilités, sinon de grossièretés, si je cherchais Mondain du regard, je le voyais toujours à l'écart, un brin d'herbe à la bouche, marchant d'un air pensif, une main tenant toujours ce brin d'herbe ; ou bien assis, lisant ou écrivant. Tous ses moments de repos, il les passait, pour ainsi dire, à écrire, après déjeuner et après dîner surtout, retiré seul dans une salle déserte ou assis sur les bords de la Tonyne, dans les hautes herbes pleines de fleurs. C'était pour nous le mo-

ment de la causerie, à la fin de la journée. En répondant aux lettres reçues, nous nous communiquions ce qui nous paraissait intéressant... Après ces moments de causerie sur les êtres qui nous étaient chers, après notre culte, invariablement, chaque soir, un long moment de silence en contemplant le soleil couchant. Sa figure expressive prenait alors parfois un air triste.

« Il lisait et relisait ses lettres, et il en recevait beaucoup, — l'arrivée du courrier provoquait toujours l'envie de ses camarades —, les livres que lui prêtait Albert Meyer lors de ses petites permissions à Toulouse (elles ne duraient qu'une matinée), le volume des lettres d'Alfred-Eugène Casalis qu'il avait toujours sur lui et même dans la poche de son bourgeron, son Nouveau Testament, peu ou pas de journaux. Il était, pour ainsi dire, en dehors des événements. Il s'occupait de la seule chose nécessaire. Toujours occupé à écrire ou à lire, il ne prenait pas part aux discussions oiseuses, politiques ou autres, et ne s'éternisait pas, comme beaucoup d'autres, en de vaines discussions sur la guerre. Cette attitude lui évitait bien des désagréments. En tout cas, il n'était certes pas dédaigneux, et ceux qui l'abordaient recevaient toujours bon accueil ; oui, il était en dehors de ce qui se passe... Je me rappelle que ce n'est qu'à la fin de notre séjour à Sibra qu'il reçut une lettre de ses parents à leur « fils-soldat ». Tous les quinze jours une lettre partait pour Madagascar et, sur

le nombre, il était sûr que, de temps en temps, des lettres envoyées par ses parents ou à eux adressées par lui, quelqu'une se perdait. Ce qui le préoccupait le plus, c'était la perte des bâtiments coulés en Méditerranée ; car cela pouvait représenter, pour lui ou pour ses parents, une interruption de nouvelles. On sentait que sa pensée allait toujours rejoindre là-bas ses bien-aimés. »

Impétueux et sachant qu'il l'était, il s'appliquait à acquérir une vraie maîtrise de lui-même, et il y était poussé en grande partie par le sentiment de ses responsabilités vis-à-vis de ceux qui l'entouraient. Au moment où il est nommé élève-aspirant et où il va se rendre à Issoudun, il écrit à son ami François Lafon, le 12 septembre 1917 : « La vie nous entraîne d'un courant formidable. Tu sais que c'est souvent le tourment de mon cœur, que ce flot de vie qui m'entraîne. Mais au milieu de ce flot de vie, il faut tenir son gouvernail droit, parce qu'on n'est pas seul. On n'est pas seul, d'autres regardent à nous, d'autres que l'on ne connaît pas toujours, des camarades de fortune qui regardent à toi et à ton exemple. Un jour, on est tout étonné de les voir s'ouvrir, de les voir ouvrir leur cœur confiant et devenir nos amis. J'ai l'air de me mettre en mentor, excuse-moi. Je sens que j'ai une « situation sociale » différente de la tienne, bien autre, mais il y a des points d'analogie. Il me faut être un chef, il me faut être fort et me rai-

dir contre le courant et tenir droit mon gouvernail. C'est dur, et la souffrance est grande ; mais souvent on n'y pense pas, à sa souffrance ; elle est oubliée et le travail se fait gaiement. Toi aussi, il te faut être un chef ; mais, comme tu es civil, je dirai un apôtre. »

Sa vie religieuse ne cesse de s'approfondir. Il écrit dans le train, le 14 octobre, à M. et Mme Alfred Casalis, au lendemain d'une réunion religieuse qu'il a eue avec eux : « J'ai eu aujourd'hui une des plus grandes et des plus belles journées de ma vie. Je n'aurais jamais cru qu'une journée pût être telle que cette journée-ci. J'ai été longtemps troublé, et très fortement ces temps derniers, par l'absence en mon cœur du sentiment du Christ vivant et de moi vivant par Christ. J'ai compris aujourd'hui. Un mouvement s'est créé en moi, qui durera, m'amènera à une compréhension plus nette, plus ferme. J'ai senti Jésus pendant la réunion, pendant notre culte du matin, au cours de nos conversations... Jésus est vivant dans tout ce qui est vie et amour... Je me sens régénéré, plein de forces morales, vitales, et je sens mon amour pour vous, qui m'avez toujours montré le chemin. »

A Issoudun, il était dans un grand centre d'instruction divisé en six compagnies et chaque compagnie en quatre sections. On ne sort que le dimanche. C'est donc de toute nécessité, et constamment, la vie en commun, avec les camarades de chambrée de la section. Le niveau est nette-

ment supérieur à celui du milieu qu'il vient de quitter. Mondain, prévoyant cette supériorité, avait emporté avec lui des livres qu'il voulait y mettre en circulation. Parmi ces livres, le recueil des lettres de son « frère » Alfred-Eugène Casalis, et le *Roger Allier*. Plusieurs exemplaires de ces volumes ont d'ailleurs circulé, prêtés à leurs camarades par les membres de la Fédération qui se trouvaient à Issoudun et qui formaient un petit groupe uni et actif. Jacques Ducros, qui a été récemment tué, en faisait partie.

Mondain, très troublé à l'idée que de jeunes hommes pouvaient rapidement être appelés à commander, prenait au tragique les études qu'il devait faire et les exercices qui lui étaient commandés ; et, plus il s'appliquait à ces devoirs précis et immédiats, plus le besoin de se développer dans toutes les directions s'imposait à lui : « Quand nous revenons à la caserne, écrit-il le 22 décembre 1917 à François Lafon, on est heureux, alors, d'être allé au grand vent, d'avoir eu froid ; c'est le bonheur qu'on a lorsque l'effort à accomplir est donné et qu'il n'a pas été inutile... Il me semble que j'ai une grande soif de poésie et de breuvage intellectuel. J'ai trop vite fait le tour de « ma maison ». Il y a mon cœur que je sens toujours riche et capable d'aimer infiniment ; mais mes « idées » sont de vieilles personnes casées dans leurs fauteuils, rigides, auxquelles je rends quelquefois visite, mais qui ne

bronchent pas, même certaines d'entre elles qui, l'an dernier, m'ont passionné... Dans mes souvenirs, j'ai retrouvé une vision que j'avais eue à La Rochelle : Jésus est sur la montagne, seul, et il prie pour la foule qui l'a écouté toute la journée ; mais il ne voit pas seulement cette foule-là ; il voit toutes les foules à venir de tous les siècles à venir. Tant de souffrances à venir ! Tant de foules qui le chercheront, qui souffriront, qui se massacreront même, jusqu'au Règne ! »

Cet approfondissement de sa vie spirituelle se marque dans toutes ses lettres. Quelques jours avant celle qu'on vient de lire, il écrivait à une de ses « tantes » : « Je sens que tu as le « cafard », si cette expression peut t'être appliquée. Tout ce que tu sens et que tu racontes dans ta lettre, toutes ces réalités épouvantables, ce sont elles que je sentais à Sibra, pendant cette période dont je t'ai raconté, moi aussi, toutes mes pensées. Maintenant, je ne sens plus ces souffrances, et j'en suis moins heureux. Tu m'as reproché de t'avoir dit que j'étais heureux de souffrir pour ces réalités douloureuses. Oui, c'était un bien pour moi d'avoir cette sensibilité-là. Je priais — ce que je ne fais plus — avec cette douleur au cœur, et ma prière allait remplir le « Trésor » des prières réservées à l'avancement du Règne. Tu ne m'amollis pas, chère tante, en me parlant de tes préoccupations, de toutes les douleurs qui peuvent me toucher.

Je me rappelle mieux notre but, notre Idéal. Je prie mieux. Je suis plus doux, plus patient « pour supporter tout ». Il y a un fait aussi dont j'ai fait l'expérience. Les larmes, la douleur dont j'ai eu conscience et sous l'impression de laquelle je reste encore, me rendent plus apte à bien faire mon travail, plus courageux. Il semble que ce devrait être le contraire. Mais non, et je crois que le « cafard » du *chrétien* le rend plus chrétien.

« Lundi, j'aurais voulu pouvoir écrire. Je ne l'ai pas pu. J'aurais écrit à Mme D. C'était le jour de la mort de notre cher Marcel. Les quelques instants où j'ai pu penser à lui m'ont amené à prendre cette résolution-ci, que j'ai écrite pour moi comme memorandum : « Résolu « d'être d'une bonne volonté inlassable. » J'avais besoin de la prendre, cette résolution. Il a fallu le souvenir — mieux que le souvenir, l'action réelle — de mon ami pour penser à prendre cette résolution. Et prendre une résolution c'est la tenir, lorsqu'on est un chef. »

Tous ceux qui ont vu alors René Mondain ont senti combien sa pensée devenait de plus en plus active : « On s'en rendait compte en causant avec lui, nous écrit J. Dautheville. Chaque dimanche matin, nous nous réunissions, lui, Ducros et moi, sur un banc des Champs-Elysées, le jardn public d'Issoudun. Tout en mangeant notre petit déjeuner, nous causions de l'avenir. Il nous lisait ce qu'il jugeait utile. Toujours,

l'un des trois avait dans sa poche le dernier Bulletin de la Fédération. On en causait. On échangeait des avis. On demandait des conseils à Mondain. Il en donnait ; et, ce qui faisait toujours du bien, c'était sa droiture, la sincérité avec laquelle il s'exprimait. Souvent, n'étant pas parvenus au même plan, au même niveau que lui, nous ne comprenions pas, il nous étonnait un peu ; mais on lui faisait confiance. »

Il ne dissimulait pas à ses compagnons que l'idée de la mort se présentait souvent à lui et qu'il avait à lutter contre elle ; mais il savait en triompher. Avant de quitter Issoudun, il écrit : « Voici ma résolution : Que puissent m'aider tous ces regards chers d'amis, de camarades, de frères, de parents, de compatriotes, ce regard des morts aussi, et de Dieu, et de Jésus. Etre un homme de prière, et, par là, m'élever à un idéal d'amour si grand que je sois capable d'aimer tout en restant chef, c'est-à-dire juge. Prier pour qu'aussi je m'oublie au point que mon âme ne soit plus sensible que par les sens de mes soldats. Prier pour que le devoir soit à ce point rivé à ma personne tout entière que j'en aie l'âme farouche aux heures tragiques et que je sois passionné de la passion du devoir. Prier enfin pour que jamais je ne perde de vue la vie de l'humanité et l'idéal de souffrance de cette humanité... »

Il est nommé aspirant en février 1918. Il fait alors un stage de mitrailleur à Toulouse. Là, un

succès au tir lui procure comme récompense une permission de minuit et cette permission lui vaut une rencontre inattendue : « Je suis sorti, écrit-il le 19 mars à une de ses tantes, et je suis allé au Foyer du Soldat. J'y ai trouvé des Malgaches. Quelle joie pour moi ! Je revois leurs figures émues de me rencontrer. Plusieurs connaissent papa. Nous avons parlé du pays, nous avons chanté ensemble des cantiques malgaches. Puis le plus ancien a fait une courte prière en malgache et il a fallu qu'ils rentrent à leur caserne. Je les y ai accompagnés. Puis je suis revenu comme en un rêve à ma caserne. Il était 9 heures et demie. J'étais heureux d'avoir été un peu missionnaire pour ces Malgaches. »

Quelles que soient ses occupations, il ne perd pas de vue ses camarades de la Fédération et ce qu'ils font dans ceux de leurs groupements qu'il a connus. Nous avons sous les yeux une lettre qu'il écrit de Toulouse, le 23 mars 1918, à un membre de nos groupements parisiens de Lycéens chrétiens. Elle porte presque en entier sur une discussion qui a eu lieu entre camarades sur la question des Missions et dont il a eu des échos par *Notre Revue*. Il donne son avis sur quelques-unes des questions traitées et, en particulier, sur celles-ci :

1° Faut-il apporter aux païens une loi morale ?

2° Comment leur donner le sens du péché ?

On ne se douterait pas que la lettre a été écrite dans une chambrée.

Son grand chagrin, à ce moment, c'est de ne pouvoir aller à Montpellier et y prendre part à notre Congrès des Lycéens chrétiens. Il suit de loin ses réunions. Il est avide de savoir comment elles se sont passées. La place que les Missions y ont occupée le passionne : « Moi-même, écrit-il à Jacques Diény, je me destine aux Missions... Je connais un peu Madagascar et la question captivante de cette Mission est l'attitude du Gouvernement à l'égard de la Mission et des indigènes. Il faudrait, dans toutes nos colonies, agir non seulement par la Mission seule, au sens ecclésiastique du mot, mais aussi dans le sens où la Fédération veut agir. Il faudrait des magistrats membres de la Fédération, des administrateurs, des médecins. A Madagascar, il faudrait surtout des hommes de droit. Mon père — trop tard pour que je puisse me décider dans son sens — me conseillait de faire du droit pendant les six mois qui se trouvaient devant moi avant mon incorporation. Actuellement, une colonie comme Madagascar arrive à une phase de son développement qui permet à des générations françaises de s'y établir définitivement. Un lycée a été créé depuis quelques années à Tananarive,... dont l'influence est énorme sur tous les fils d'Européens qui n'iront plus en France et qui succéderont à leurs pères en terre malgache... Il y a déjà une école de médecine pour Malga-

ches... Je ne te parle pas de l'Ecole Normale d'instituteurs dont la direction est entre les mains des missionnaires ; mais il y a à côté une Ecole Normale officielle. Quelle force doublée si, dans cette deuxième école, régnait un esprit de largeur et non d'hostilité ! »

On devine tous les rêves que René Mondain faisait pour la Fédération. Il estimait qu'elle est particulièremest qualifiée pour s'occuper, en France même, des colonies et de toutes les questions d'ordre spirituel qui s'y posent. Il y a là tout un ordre de préoccupations dans le détail duquel nous ne pouvons pas entrer. Mais ceux de nos camarades qui rêvaient d'être missionnaires et qui sont morts au champ d'honneur nous ont laissé un héritage que nous ne laisserons pas tomber.

A Toulouse, il va passer une bonne permission avec ses frères, dans sa famille d'adoption. Il revient à Montauban pour son départ. On lui demande quand il veut partir. Il répond : « Le plus tôt possible. » En avril il est au front. Le 20 de ce mois, il écrit : « Je suis d'un calme qui m'étonne moi-même. Je suis parti sans le serrement de cœur qui m'étreint chaque fois que je me sépare. » Le 22, il écrit encore : « Rarement, j'ai senti tous ceux que j'aime aussi près de moi. Jamais je ne me suis senti si à ma place et si heureux... » Le 26 avril, il écrit : « Cette nuit, seul éveillé dans mon abri, j'ai passé mon cœur en revue. Je suis bien prêt, mais je suis

absolument indigne d'entrer dans la Vie. Je ne vis pas intensément du tout. Les détails de mon travail de chef de section m'absorbent un peu trop. Je n'ai pourtant pas grand'chose à faire. Il est vrai que je ne suis jamais seul, et que je ne prie que des instants trop courts, lorsque je pense aux miens. Je me surprends à siffler ou à entendre chanter en moi : « Un jour je cesserai mes chants... »

Du 27 : « Des prisonniers allemands nous ont raconté qu'un coup se préparait contre nous. Résultat : nous n'avons pas été relevés et nous venons de passer une nuit d'alerte. Rien ne s'est produit ; nous étions prêts. Pendant cette veillée d'armes de la nuit dernière, j'ai beaucoup pensé à papa et à maman surtout. Je leur ai écrit longuement une lettre que je n'enverrai pas et que je vais détruire. »

Au milieu des dangers et des souffrances du front, dès qu'il a une minute de loisir, la lecture le ressaisit et sa pensée est en branle : « Je lis, ces nuits-ci, Vigny, écrit-il le 9 mai à François Lafon. Je n'en goûte pas *toute* la poésie, mon sens artistique est émoussé, mais j'en comprends admirablement le fond. Et pendant que je lis, la souffrance des poilus m'apparaît cruelle, merveilleuse ; mais cette souffrance du poilu n'est jamais amère, jamais désespérée. On dirait qu'inconscient cependant, le poilu sent que sa souffrance est rédemptrice et productrice de vie... Sauver une âme, l'arracher à sa douleur,

la faire naître à la vie de Christ, c'est éprouver les douleurs de l'enfantement... Je lis Stello, mon esprit travaille nuit et jour, mais c'est plutôt par indigestion de pensée... Intérieurement, mon cœur chante, mon esprit travaille — bêtement il est vrai. Je dis : « mon cœur chante », je veux dire que j'écoute toutes les mélodies qui, à foison, vibrent en moi. Pourquoi est-ce ainsi tout d'un coup ? Il y avait si longtemps que je ne chantais plus. »

Ses hommes le préoccupent au-dessus de tout : « Nous sommes ces jours-ci au repos, écrit-il le 18 mai à une amie, femme d'un ancien missionnaire. Nos pauvres poilus en ont besoin... J'ai appris à connaître les poilus, et vraiment l'admiration qu'on a pour ceux qui ont fait la guerre depuis si longtemps ne saurait être assez grande. Les meilleurs soldats sont les plus révoltés, ceux qui détestent le plus la guerre et leurs souffrances. Aussi, inconsciemment peut-être, sont-ils ceux qui ont le plus de sérieux moral, ceux qui se battent le mieux, quand il faut se battre, qui guettent le mieux quand il faut veiller. Les plus dociles des poilus sont trop souvent des résignés, dont on dit qu'au feu ils n'ont pas de « cran ».

« Quand je suis parti pour le front, il me semblait, sur le moment, que j'étais prêt à tout et que je n'aurais plus à refaire ce sacrifice de ma vie qu'il m'a été très dur de faire la première fois. En effet, j'étais prêt. D'ailleurs, je

suis resté longtemps inconscient du danger. Mais que ce danger vienne à disparaître, que l'esprit se repose un moment, on pense aussitôt aux siens, à tous ceux que l'on vient de quitter, on vit avec eux ; les projets d'avenir se forment et les rêves...

« Et, quand on sort de l'abri, quand une marmite vient s'écraser à côté de vous, tout s'écroule et le prix de la vie paraît si grand qu'il faut, à nouveau, refaire le premier sacrifice.

« J'avais entendu dire cela par plus d'un ancien ; c'est maintenant une expérience que j'ai faite et j'en suis heureux. »

Tous ces sacrifices auxquels il consent, il les accomplit au nom du Christ et la pensée du Christ illumine tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre : « On m'avait dit, écrit-il à un ami le 24 mai, que P. D. était travaillé par l'idée d'être volontaire du Christ. Je sais aussi beaucoup d'autres comme lui troublés. Je vois là, dans ce travail qui se fait dans le cœur des jeunes, une grande force pour les combattants. Personnellement, je ne me suis senti réellement prêt à sacrifier ma vie que lorsque j'ai fait passer au premier plan de ma conscience la préoccupation de réaliser mon idéal chrétien. C'est le congrès de Montpellier, auquel je n'ai pas assisté, qui m'a fait accomplir ce pas en avant. J'ai compris que mon rêve d'action chrétienne s'accomplirait sûrement, qu'il y en avait d'autres que moi, et

qu'il importait peu que je disparaisse. D'ailleurs, mes souffrances, mon sacrifice — je ne dis pas ma mort, car je ne crois pas que la mort ait d'utilité — servent à la réalisation de ce même idéal. Je te dis là succinctement ce qui a fait mon seul sujet de méditation, depuis mon arrivée à Toulouse jusqu'à ma première expérience du feu. Et, chaque jour, il me faut encore renouveler mon sacrifice, surtout chaque fois que mon esprit s'est laissé aller à des rêves d'avenir, d'activité chrétienne, de vie pleine et intense. »

Le 25 mai, il écrit à une de ses tantes : « Oui, il faut que les jeunes soient vivants, mais il faut qu'ils soient vivants dans toute l'acception du terme. Pour moi, vivant, cela veut dire non seulement fort, épris d'enthousiasme pour le bien et contre le mal — le bien étant ce qui est vie, le mal ce qui est mort — mais cela veut dire encore : vibrant avec toutes les souffrances qui nous entourent. De même que j'ai le culte de la vie, j'ai aussi le culte de la souffrance. Je me reproche souvent de ne pas souffrir assez en moi-même du poids des souffrances humaines et particulièrement de ceux que je connais. Il m'est arrivé des périodes de ce que j'appelais un « sain cafard ». Moi-même je ne souffrais pas extérieurement ; mais je sentais que la mesure des souffrances des hommes était à son comble et c'était pour moi une obsession. Ici je souffre moi-même physiquement, oh ! pas

beaucoup, mais suffisamment pour me sentir confondu dans le grand tourment des souffrances humaines et de ces souffrances qui sont rédemptrices. Je m'imagine volontiers un grand « trésor » divin, comme disait Péguy, où se verseraient les souffrances et les prières des hommes. Ce trésor rempli déborderait et Jésus le ferait déborder en flots de grâce qui se répandraient sur le monde entier. Je ne crois pas que la mort soit rédemptrice. La mort — même la mort humaine, physique — c'est l'œuvre de Satan, c'est le mal. Dieu transforme le mal en recueillant ses bien-aimés auprès de lui, mais je ne crois pas que c'est lui qui nous enlève ceux que nous aimons ici-bas. Ce sont les balles, les obus aveugles, œuvres du mal, qui tuent nos soldats. »

Enfin, le 26 mai, il écrit à Mme Alfred Casalis : « Il fait beau, heureusement pour nos pauvres poilus qui couchent dehors et partout où ils peuvent. C'est te dire où nous sommes. Je ne puis te donner plus de détails. Une chose est sûre, c'est mon affection. Je te la dis une fois de plus, en t'embrassant bien fort. »

Le lendemain, 27 mai, jour anniversaire de la mort du missionnaire François Coillard, à qui son père devait sa vocation, René Mondain donnait sa vie pour la France. Notre ami, le sous-lieutenant Paul Conord, a bien voulu faire une enquête sur les circonstances de la mort de René Mondain. Nous reproduirons ici sa note *in extenso* :

« C'est devant Verdun, le 27 mai, dans le secteur des Chambrettes, face au bois Le Chaume. Le jour commence mal. Dès avant le lever du soleil, l'artillerie allemande est très active et ses tirs se continuent toute la journée sur les batteries, les ravins, les tranchées et les abris qu'occupe la sixième compagnie. René en commande la deuxième section. Conformément aux ordres, les avant-postes se sont repliés et chacun attend le moment où l'ennemi allongera son tir pour sortir des abris et se battre, s'il y a lieu. C'est pendant cette préparation que le rôle du guetteur placé à la porte de l'abri et chargé d'en alerter la garnison est particulièrement délicat et dangereux. René tient à le réconforter, à se tenir à ce poste, où la présence du chef est parfois nécessaire. Il reste souvent à la porte de l'abri et déjà, au cours de l'après-midi, est éclaboussé par le sang d'un homme blessé par un obus tombé tout près d'eux, dans la tranchée.

« L'après-midi se passe ainsi. Au crépuscule, chacun prévoit l'attaque. Il doit être 21 heures quand les sentinelles voient l'ennemi en nombre considérable attaquer sur un large front (on a parlé de cinq ou six cents hommes sur le front de deux compagnies) ; les colonnes étaient soutenues par des lance-flammes et suivies de brancardiers qui ont opéré en cours d'action.

« L'alerte est donnée. René bondit dehors. « Il n'est pas sorti parmi les premiers, mais *le* premier », me dit Huard (un fusilier mitrail-

leur de sa section). D'ailleurs, il était resté dehors presque toute la journée.

« Cependant les colonnes ennemies s'avancent, réussissent à s'infiltrer entre les compagnies. La lutte devient très chaude autour du poste de commandement de la 6e compagnie. Il est même cerné. On se bat presque à bout portant, puisque l'ennemi a pu arriver à une trentaine de mètres du poste de commandement. A leurs postes, dans les trous d'obus et les éléments de tranchées où l'on est mal abrité, puisqu'ils sont bouleversés par le bombardement de la journée, les défenseurs font leur devoir. René et son capitaine se battent comme des lions et participent, eux aussi, à la défense en lançant des grenades. La seule chose qu'on ait à dire à René, c'est d'être plus prudent. Les hommes, encore longtemps après émerveillés par le courage de leurs chefs, m'en disent autant de leur aspirant et de leur capitaine.

« La lutte durait depuis dix minutes, me disent les uns, depuis une demi-heure, me disent les autres, et l'ennemi était arrêté, quand René, qui venait de faire passer deux grenades au capitaine (lequel s'était un peu éloigné de lui) tombe sur le grenadier Millet, le serre fortement et lui dit : « Je suis mortellement touché. Maman, Maman, Maman ! »

« Millet s'empresse. Aidé de deux autres, il descend René dans l'abri. Il est blessé à l'épaule

droite et au côté droit (1) et, pendant que le brancardier B. Jean (c'est son nom) le panse, il a toute sa connaissance et s'informe de sa section. Perrin (un de ses hommes) lui offre de l'alcool de menthe; mais il le laissa bientôt. « Cela me fait plus de mal que de bien », dit-il. Il commence à manquer de respiration et demande qu'on lui fasse la respiration artificielle.

« D'ailleurs, l'ennemi a dû repartir en laissant des morts et des blessés. Le calme revient et il doit être 23 heures quand René est emporté au poste de secours par une équipe de brancardiers dont B. Jean fait partie. Dans le boyau, ils sont rencontrés par l'aspirant Martin, nommé depuis sous-lieutenant, qui serre la main à son camarade. On arrive au poste de secours. Le docteur Mérouze diagnostique « une plaie et fracture du bras droit ; une plaie pénétrante du thorax, face postérieure. » Cette dernière lui paraît mortelle ; mais il ne croit pas la fin immédiate. Il fait un pansement au blessé et une nouvelle équipe de brancardiers l'emporte. Ce sont des musiciens qui en font partie et transportent les blessés de relai en relai. René a encore toute sa connaissance et remercie le docteur de ses soins. Il ne doit pas croire sa fin proche. Pourtant il a perdu beaucoup de sang et semble souffrir par moments.

(1) Les combattants disent par des balles ; les infirmiers et les docteurs disent par des éclats.

« Les porteurs, au nombre desquels se trouve Laffargue (1), avancent dans les boyaux. Ils ont parcouru deux ou trois cents mètres peut-être et sont devant le P. C. du chef de bataillon quand le sous-lieutenant Mazières, croyant que c'est l'aspirant de la 5e compagnie, s'informe : « C'est vous Martin ? » Mais René ne répond pas. Il a perdu connaissance et respire avec grande difficulté.

« L'équipe est arrivée au poste de relai. Elle descend le brancard au fond de l'abri et l'y dépose... Et quand le musicien S. regarde le blessé, il constate que l'âme de René a quitté son corps. Ce n'est plus qu'un cadavre qu'une autre équipe emporte jusqu'à un dernier relai, où il est pris par le groupe de brancardiers de la ...e division. »

C'est seulement deux jours après sa mort que le corps de Mondain a pu être évacué, avec ceux de vingt-cinq de ses camarades, victimes du même coup de main. Les obsèques eurent lieu dans la soirée du 30 mai. D'abord celles des catholiques ; immédiatement après, à 8 heures et demie, celles de notre aspirant. Le cadre était grandiose, un cimetière faisant face à Verdun. Le cortège qui avait accompagné les vingt-six cercueils était là tout entier, environ 200 soldats

(1) Un infirmier que j'ai vu quelques jours après et qui m'a dit et répété : « Il n'a pas paru souffrir pendant les derniers moments, quand nous le transportions, et sa figure et ses yeux étaient parfaitement calmes et paisibles après sa mort. »

ou officiers, y compris les trois prêtres aumôniers qui venaient d'officier. Trois aumôniers pasteurs avaient pu également se trouver réunis, MM. Benoît-Bergis, Ed. Benignus et Elie Gounelle. Le premier présidait la cérémonie et a prononcé, après les paroles liturgiques, quelques paroles au nom du corps d'armée.

Après lui, M. Benignus, qui connaissait intimement René Mondain et avait été témoin de son activité et de son influence dans l'Eglise de La Rochelle, lui a apporté un témoignage profondément senti. Il l'a dépeint moniteur à l'école du dimanche, chef d'une section de *boys-scouts*, étudiant en théologie, membre très ardent de la Fédération des Etudiants chrétiens. Puis, au milieu d'une émotion générale, il a raconté l'influence que ce jeune héros de vingt ans avait eue sur lui-même, son aîné dans le pastorat et dans la Mission : « Je ne sais pas, a-t-il dit modestement, si je lui ai fait du bien ; mais, sur sa tombe, je tiens à dire, moi, le bien que ce jeune m'a fait. »

M. Gounelle, qui a eu lui-même la douleur de perdre un fils richement doué, a terminé par la prière cettte impressionnante cérémonie. Et nous ne pouvons pas résister au désir de citer quelques lignes qui terminent une lettre où il en fait le récit :

« J'ai encore autre chose à vous dire. Quand on a amené le corps, le 30 au matin, je suis allé le voir, avant qu'on fermât son cercueil. Malgré

ses blessures, ou plus exactement *à cause d'elles*, qu'il était donc beau à voir, ce grand jeune combattant chrétien. Je ne l'avais jamais vu, jamais rencontré ; mais, par sa distinction, par les forts sourcils noirs qui soulignaient son énergie, par la beauté de son front de penseur, par toute la noblesse de son visage tourné vers le ciel, par l'éclat de son suprême regard — droit, franc, et pourtant très doux — dirigé vers l'invisible, je l'ai tout de suite deviné et, si j'ose dire : reconnu ; c'était bien le type de l'étudiant chrétien, tel qu'il s'est révélé en cette guerre. La mort de ces jeunes livre presque son énigme à ceux qui savent la contempler. Il y avait un tel élan dans l'attitude et le regard de Mondain, que je n'ai pu m'empêcher de penser que la foi de son âme avait laissé ce reflet de vie sur son pauvre corps criblé de blessures et que, par-delà la souffrance dernière, ses yeux grand ouverts avaient cherché et trouvé la paix de Dieu, le règne de Dieu. Oh ! que c'est beau de mourir dans un pareil élan et dans un pareil éblouissement ! »

René Mondain a été cité à l'ordre du corps d'armée : « Jeune aspirant, au feu pour la première fois aux combats du 27 mai 1918, a été magnifique d'entrain et d'énergie au cours de l'attaque ennemie, encourageant ses hommes par ses conseils et par son exemple. Mortellement blessé au cours de l'action. »

Paul Delord est né à Congenies (Gard) le 3 décembre 1897. Héritier d'une longue lignée chrétienne, il a grandi et s'est formé dans un milieu d'une piété chaude et pratique. Il fit ses premières études à l'école communale de son village, d'où il passa au lycée de Nîmes en 1906. Il fut élève de ce lycée jusqu'en 1915 et il en sortit bachelier ès lettres et bachelier ès sciences. Son proviseur, notre ami M. Maluski, l'a déclaré tout désigné pour les grandes écoles. Il allait commencer sa préparation pour le concours de l'Ecole Polytechnique quand la guerre éclata. Depuis plusieurs années il était déjà des nôtres. Membre de l'Union Chrétienne de Jeunes Gens, il fut un des premiers à faire partie de notre groupement de Lycéens chrétiens de Nîmes. Il en a même été le vice-président. Moniteur aux écoles du dimanche, il prenait en même temps une part active au mouvement des Eclaireurs. Dans toutes ces tâches, il apportait le même zèle et la même ardeur. Sa caractéristique était une grande rigidité de principes qui, sans le faire tomber dans le formalisme, donnait à sa physionomie morale une originalité particulière. Il n'admettait pas qu'une règle établie dans un intérêt social pût être enfreinte par la fantaisie individuelle. Une interdiction inscrite sur une plaque ou sur une affiche était pour lui une sorte d'appel à sa conscience et il se faisait à lui-même une loi de l'observer. Le respect du dimanche consistait pour lui, non pas

en une inaction systématique, mais en un emploi délibéré de ce jour au service des autres. Il le consacrait d'ordinaire, soit à l'Union chrétienne de Jeunes Gens, soit à ses Eclaireurs.

Quand la guerre éclata, il fut hanté tout de suite par la pensée d'y prendre sa part. Il venait d'être reçu à la première partie de son baccalauréat. Tout en faisant sa classe de philosophie dans l'année scolaire 1914-1915, il s'adonna passionnément aux sports pour être prêt et fort le jour où son tour viendrait de partir. En juillet 1915, il subissait avec succès l'examen préparé au milieu de tous ces exercices physiques et, le 8 janvier suivant, il fut incorporé au 4e régiment colonial. Ayant commencé les mathématiques spéciales, il aurait pu aller dans l'artillerie ou s'y engager. Il préféra suivre son sort. Dès son arrivée au régiment, l'esprit de corps s'empara de lui. Il prit au sérieux l'idée de faire partie d'une troupe d'élite : « On n'est pas colonial pour rien », aimait-il à dire. Dans chacune de ses lettres, il revenait sur l'honneur « d'être colonial ».

En octobre 1916, affecté au ...e bataillon, il fut envoyé au dépôt divisionnaire. Une lettre écrite par lui à ce moment-là à un de ses amis, son aîné de quelques années et dont il avait beaucoup reçu, nous révèle bien l'état de son âme à l'heure de son départ. Cet ami venait d'être amputé d'une jambe. « Je voudrais que tu puisses penser, quand tu souffres ou quand tu es triste,

qu'il y a là-bas, dans Nîmes, peut-être une, peut-être deux, peut-être trois jeunes âmes qui pensent toutes à la fois à ce blessé qu'elles ont tant et si longtemps entouré et pour lequel elles conserveront toujours une profonde affection... Il y a une guerre effroyable en ce moment ; il semble que tout va s'engloutir dans un abîme de férocité et de sauvagerie. Mais Dieu reste et veille. Il ne permettra pas qu'une seule de ses créatures périsse sans qu'il le veuille. L'amour de Jésus est toujours le même. Je t'avoue franchement que cette certitude est une des seules qui me restent en ce moment où tout est confus dans mon esprit. Oh ! que je suis heureux maintenant quand je constate, comme je l'ai fait en ces derniers jours tout particulièrement, que le grain que tu as semé est tombé dans une bonne terre et qu'aujourd'hui il lève... Je ne sais comment en remercier Dieu. »

Ce groupe d'âmes ferventes qu'il s'efforçait de rejoindre à Nîmes par la pensée, c'était notre petite association des Lycéens chrétiens. Il aimait à lui envoyer des messages : « Je vous remercie, lui écrivait-il souvent, pour vos prières. C'est un réconfort de penser que, là-bas, il y a de jeunes amis qui prient pour leurs aînés qui sont au front. » Il avait besoin de se sentir en contact avec elle : « Je ressens tous les jours, lui mandait-il une autre fois, une peine évidente à me maintenir dans l'état d'esprit que j'avais au début. Quelquefois, le travail et la

responsabilité m'absorbent et je ne réfléchis plus à rien. C'est très dur de réagir contre cet engourdissement de l'esprit et de l'âme. Aussi j'aime bien de vous écrire pour me replacer dans mon milieu. » Il l'associait à toutes ses luttes intérieures : « Ne croyez pas que ce soit si facile de faire son devoir. Pour ma part, je n'y suis pas encore arrivé. Je ne suis pas tout à fait à ma place encore. C'est qu'ici, il est difficile d'être à sa place... Malgré tout, on n'est jamais aussi heureux qu'en faisant son devoir. Priez avec moi et pour moi. »

Quand il était parti pour le dépôt divisionnaire, il espérait n'y pas rester longtemps et arriver très vite sur la ligne de feu. Son espoir fut déçu, et toutes ses lettres manifestent son impatience en même temps qu'il exhorte ses parents à comprendre ses sentiments et à accepter avec une sorte de bonheur l'accomplissement de son devoir. C'est dans ces lettres-là qu'il répète constamment : « Je ne suis pas colonial pour rien. » Il les exhorte à voir la vérité en face et à ne pas être effrayés par elle : « Je conserve l'espoir, écrit-il le 30 mars 1917, de faire partie du prochain détachement ; car, s'ils me gardaient, ce serait pour moi une réelle punition. » Il va jusqu'à s'écrier le 1er avril : « J'ai bien peur que la guerre ne finisse sans moi. » Il s'irrite de l'espèce d'indifférence qui se développe parfois dans les troupes massées à l'arrière du front, à l'abri du danger, et exposées

à trop de tentations : « Vivement que je m'en aille, écrit-il le 15 avril. Je demande à aller en lignes. Cela ne ferait pas de mal à beaucoup d'y aller. Franchement, nous avons besoin de souffrir beaucoup parce qu'il y a trop d'occasions de plaisir en ce moment et cela me fait mal de voir combien certains pensent peu à leurs camarades qui souffrent et ne songent, au contraire, qu'à s'amuser. Si l'offensive se produit bientôt, j'espère que nous aurons l'honneur d'y donner un bon coup. »

Au moment où il croyait que son vœu allait se réaliser, il fut envoyé, en mai, à Saint-Maixent. Les lettres qu'il écrit de l'Ecole répètent sans cesse son cri d'impatience : « Je ne pourrai pas être au feu avant novembre. J'ai honte ; aussi je demande à partir en sortant d'ici, n'importe où. » Il se traite « d'embusqué » et il écrit : « J'arriverai bien un jour à me désembusquer. » En même temps, il se demande si l'on a bien la preuve qu'il est là à sa place : « Je n'aurais jamais cru, écrit-il le 25 mai, me croire si peu supérieur aux autres, au point de vue intellectuel, du fait de mes baccalauréats et de mes études. Ici et maintenant, ce qu'il faut, c'est le courage au feu, le sang-froid, et rien ne me dit que j'aurai tout cela. Si je n'ai pas ces qualités, je ne pourrai jamais commander. »

Lisons encore ces quelques lignes qui révèlent bien le fond de son être : « J'ai presque honte

d'être venu à Saint-Maixent. Au front, si je m'étais tiré des dernières attaques, j'aurais eu certainement les galons de caporal, peut-être de sergent : mais ceux-là, je les aurais gagnés, au lieu qu'ici... » Tout en piaffant d'impatience pour son propre compte, il éprouve de violentes colères contre tout ce qui tend à détruire autour de nous les meilleures forces du pays : L'alcoolisme ambiant le met hors de lui : « C'est un scandale, un immense scandale. Inutile de parler de la France après la guerre quand on laisse la jeunesse s'empoisonner littéralement avec l'alcool. »

Enfin, en octobre 1917, il sortait aspirant avec un bel idéal d'officier. Distinguant parfaitement les bons et les mauvais côtés de la carrière militaire, il se fait une obligation sacrée de l'envisager sous l'angle du devoir : « C'est une des plus belles pour celui qui, ayant la force morale pour résister à tous ses entraînements, travaille, au contraire, à se faire aimer de ses hommes, à se donner à eux tout entier, pour pouvoir en être le maître absolu aux instants critiques du combat. C'est l'officier qui, par son exemple, par ses mesures de bienveillance, par ses conseils, travaillera à empêcher, chez ses poilus, le découragement et la lassitude. Cela, c'est une tâche terriblement rude. »

Son régiment étant à Salonique, il fut versé au ...[e] colonial, affecté aux mitrailleuses et envoyé sur la ligne de feu en décembre. Il y avait

eu un intervalle entre sa sortie de Saint-Maixent et le départ rêvé. Il lui avait semblé que cet intervalle ne cesserait jamais et il avait vécu dans une véritable exaspération : « J'ai le « cafard » aujourd'hui, écrit-il le 27 novembre. Vous ne pouvez vous imaginer ce que je souffre par moments en pensant à ma vie. Je crois qu'en lignes, je ne souffrirai jamais tout ce que je souffre ici par moments. Ne pas pouvoir faire son devoir, voir la guerre finir, et être là, inutile, oisif, loin du danger et de la souffrance, c'est trop dur. Il n'y a rien qui déprime plus que la vie que je mène ici. C'est malheureux d'être embusqué par force. Certainement, c'est Dieu qui le veut ; mais c'est dur. Il me semble que, le jour où je serai en lignes et où je ferai mon devoir, je serai l'homme le plus heureux du monde. »

Cette fois, il est satisfait, mais non sans souci : « Si j'étais « poilu », je serais le plus heureux du monde ; mais je me sens responsable, pas pour le moment (je n'ai pas de section), mais du jour où je monterai, et ce n'est pas pour me tranquilliser. Si j'étais sûr que cela ira bien, je serais tranquille. »

Il est alors affecté, par le général de division, au tir indirect et c'est pour lui une vraie joie de conscience : « Je me sens tout soulagé, écrit-il le 18 décembre, de monter en lignes dans ces conditions. Il y a longtemps que je me demandais avec angoisse si je serais capable de com-

mander une section. Il n'y avait que par la prière que je pouvais arriver à me tranquilliser en me confiant en Dieu. Il m'a exaucé bien au delà de mes demandes. Je n'aurai pas, tout au moins, la responsabilité immédiate de quarante poilus. »

Son arrivée au front coïncide avec la grande fête chrétienne et il ne peut s'empêcher de s'envoler en imagination vers Congenies et vers l'arbre de Noël : « Je voudrais pouvoir chanter un peu : « Il est né le roi du monde... » Un Noël sans cantiques, ce n'est pas cela. Et pourtant, je ne peux pas me mettre à chanter comme un fou, quoique j'en aie envie. Voilà deux Noëls que je passe loin de la maison, loin d'un temple et j'ai peur d'avoir oublié tous les cantiques. » Toutes les pensées que Noël éveille en lui lui rendent encore plus sensible et douloureux le spectacle de ce qui contredit son idéal : « Il est triste, écrit-il le 30 décembre, de constater une chose que tous, à la « popote », reconnaissent et avouent. C'est un égoïsme profond qui domine beaucoup. Que c'est triste surtout quand c'est un jeune homme qui n'a pas encore souffert de la guerre qui proclame : « Il n'y a que l'égoïsme de vrai. »

Sa satisfaction d'arriver sur la ligne de feu n'avait pas été longue. Une fois de plus, il ne fut pas immédiatement engagé. Le 1er février 1918, il en écrivait encore toute sa tristesse : « Quand je songe que, depuis deux ans, je perds mon temps

pour rien du tout, que je suis et serai toujours un inutile, cela me donne le cafard. Et dire que, pendant ce temps, les copains se font casser la figure !... Je pourrais venir en permission ; mais je ne veux pas le faire. Du moment que je n'ai pas été au danger, je n'ai pas droit à ce repos ; il n'aurait aucun charme pour moi. »

Enfin, quelques jours plus tard, le 9, ses vœux sont accomplis. Il est vraiment en lignes, face à l'ennemi : « Il est minuit ; je vous écris tout de même ; j'ai assez dormi au C. I. D. Je suis en lignes. Je suis heureux d'être utile à quelque chose. Je vous écris de mon P. C., à côté de celui du commandant de la compagnie. Je vais établir le plan des travaux de ma batterie. »

Le danger qu'il avait à affronter devient grave : « Je vous écris à tout hasard (1er mars). Depuis deux heures, nous sommes marmités avec des obus à gaz. Les Allemands font un rideau derrière nous. Je viens de faire un tour dans le secteur. Nos amis, calmes et résignés, sont à leur poste. Ils ne tremblent pas. Serons-nous attaqués ou non ? Je l'ignore. Dieu seul le sait. Au revoir. Bons baisers. Bon courage et vive la France. »

Quatre jours plus tard, il est de nouveau envoyé à un centre d'instruction d'armée. Une fois de plus, il est mécontent. Ce qui lui manque à ce nouveau poste, ce n'est pas simplement le péril du front, c'est l'esprit qui domine les

hommes en face du danger. Là-bas, ce qui est au-dessus de tout, c'est le devoir. Chacun sait ce qu'il a à faire, ce qu'il doit faire et il cherche à le faire. Dès qu'on n'est plus là, d'autres préoccupations surgissent et un autre esprit se crée aisément. Paul Delord a hâte de revenir en lignes.

En avril 1918, il est appelé à commander une section de mitrailleuses de la première compagnie de son régiment. C'est dans ces fonctions que la mort est venue le surprendre. C'était le 4 juin, à 11 heures et demie du soir. Notre ami avait installé ses pièces au carrefour de la H... (près Reims), à quelques centaines de mètres de la porte de Paris. Il voulait à tout prix arrêter la progression allemande. L'une de ses pièces se trouvant particulièrement bien placée pour la défense, il fit coucher les servants à côté de lui, prit place sur le chevalet et voulut lui-même en assurer la marche. C'est là, à ce poste d'honneur, qu'il est tombé pour ne plus se relever, et parmi ses hommes il n'y eut aucun mort. Il fut atteint en pleine poitrine par un éclat d'obus. Nous lisons dans une lettre écrite quelques jours plus tard par le lieutenant de la compagnie : « Il était à ma compagnie depuis le mois d'avril. Très vite, il fut remarqué par ses nombreuses qualités et avait acquis une franche amitié de ses hommes et de ses chefs. Travailleur autant que modeste, dévoué, d'une bravoure exemplaire... Pendant toute la bataille, sa con-

duite fut admirable. Sans repos, sans se soucier du danger, il a été pour ses hommes un exemple vivant et en particulier le 27 mai en infligeant avec ses mitrailleuses de grosses pertes à l'ennemi et en arrêtant toujours leur progression. »

L'aumônier protestant, M. Marsauche, souligne dans ses lettres la perte faite par l'Eglise chrétienne en la personne de Paul Delord, et son témoignage a un écho touchant dans une lettre écrite par l'aumônier catholique, M. l'abbé Martin, au père de notre camarade : « J'ai vu votre fils au poste de secours. Comme je le savais protestant, je me suis borné à quelques paroles d'affection et d'encouragement. Je le connaissais assez bien... Je ne l'ai vu que quelques instants ; il allait être emporté par l'auto ; mais il avait sa pleine connaissance et il m'a paru très heureux de me voir. Souvent, dans le passé, nous avions causé ensemble de choses très quelconques. Mais cela avait suffi pour établir entre nous un courant de sympathie. De mon côté, cette sympathie n'avait fait que croître pendant ces derniers jours, car j'avais été frappé des qualités sérieuses de ce garçon, de son dévouement, de son courage, du don total qu'il avait fait de lui-même. »

Notre ami repose dans le paisible cimetière de l'ambulance de Louvois (Marne). Il a été cité le 15 juin dernier à l'ordre du corps d'armée : « Jeune élève-officier, d'un allant et d'une bra-

voure remarquables, animé des plus belles qualités militaires ; s'est fait particulièrement distinguer dans le commandement d'une section de mitrailleuses. Grièvement blessé en organisant la défense du terrain. »

Pendant la préparation de ce numéro, nous apprenons la mort de nos camarades *André Dumas, Coularou, Alexandre de Faye, Robert Forsans, Jean Wagner.*

NOS DISPARUS

Toujours aucune nouvelle de : *Paul Morel, Albert Atger, Alfred Alcais, Jean Dubois, Jacques Forel, Georges Loupiac, Emile Robequain, Georges King.*

On nous avait annoncé la disparition de *Jean Heitz.* Notre ami nous prie de rectifier ; il est toujours à son poste, et nous en sommes heureux.

NOS PRISONNIERS

Jean Lauverjat, dont nous étions sans nouvelles depuis plusieurs mois, nous écrit qu'il est prisonnier. — *Henri Barbier* et *Georges Schneller* sont également tombés aux mains de l'ennemi.

Nous avons de bonnes nouvelles de nos camarades *Alfred Westphal, Emile Granade* et *Edgar Lafon.* — *Robert Dumas* s'est évadé d'Allemagne.

NOS BLESSÉS ET NOS MALADES

Jean Salathé a eu le bras et l'épaule gauche traversés par une balle ; il est soigné à l'hôpital 18, à Saint-Brieuc et espère une prochaine convalescence. — *Jean Benoît* est actuellement en convalescence dans sa famille ; son œil, comme nous l'espérions, n'est pas perdu, mais sa vision est affaiblie des deux tiers. Sa blessure aux doigts (et non au poignet, comme nous l'avions annoncé) est guérie ; mais il a été impossible d'enlever la multitude de petits éclats d'obus qui s'y trouvent. Il a, de ce fait, deux doigts de la main droite ankylosés. — *Albert Perrier* commence à moins souffrir ; mais il a dû subir une douloureuse opération. — *Etienne Peyre* a eu la cuisse gauche traversée par une balle de mitrailleuse et a été brûlé par les gaz ; il est soigné à l'hôpital 19 à Dieppe. — *René Becker,* qui a été malade pendant cinq mois, est en convalescence à Belfort. — *Daniel Vernier* a une congestion pulmonaire. — *Teddy Kriegk,* après avoir été 18 heures sous les gaz, a dû être évacué sur l'hôpital 68 à Autun ; ses yeux et sa gorge vont mieux. — *Fernand Vioujas* est en convalescence. — *Jean Dantheville,* atteint légèrement par les gaz, a été évacué et se rétablit à Agen. — *Frédéric Westphal* a été grièvement blessé à la jambe par un éclat d'obus ; il est soigné à Paris, aux Diaconesses. — *Maurice Lafon,* à la suite de sa campagne en Orient, est en convalescence dans

sa famille. — *Robert Bonfils* a été grièvement blessé à la colonne vertébrale après une chute d'avion ; il est soigné à l'hôpital 88 bis, à Nîmes. — *Henri Martin,* après une grave maladie, a eu quelques jours de permission qu'il a passés dans le Midi. — *Pierre Favier* a été opéré à nouveau ; il est maintenant en traitement à l'hôpital 49, à Montpellier, où il suit un traitement électrique. — *Gabriel Quétin* est en convalescence. — *Frédéric Forel,* qui a reçu une balle entre le cœur et le poumon, est soigné à l'hôpital italien, 41, quai d'Orsay, à Paris. — *Pierre Fabre* a rejoint le front.

CITATIONS ET PROMOTIONS

Charles Coquerel, sous-lieutenant, est cité à l'ordre du régiment : « Officier brave et énergique ; volontaire de patrouilles les 15 et 16 juillet 1918, a exécuté à la tête de sa section une brillante contre-attaque malgré un violent bombardement. »

Jean Salathé, médecin sous-aide-major, est cité à l'ordre du corps d'armée : « Médecin particulièrement courageux et dévoué. Chargé d'assurer le service médical d'une reconnaissance offensive le 2 août 1918, est resté constamment aux côtés de l'officier qui la commandait et a été grièvement blessé dans les lignes allemandes ; n'est rentré qu'après s'être assuré qu'il n'y avait pas de blessés. »

Georges-N. Raoul-Duval est cité à l'ordre de la division : « Aspirant chef de section brave et énergique. A montré, au cours d'une attaque, les plus belles qualités de courage et d'entrain, chassant l'ennemi de sa position, organisant la défense de la partie conquise, contribuant à la capture de prisonniers et de quatre mitrailleuses.

René de Robert, sous-lieutenant, a eu deux citations : 1° à l'ordre de la division : « Le 9 juin 1918, chargé de tenir à tout prix un carrefour de routes pour permettre le repli d'éléments entourés, a maintenu sa section sur l'emplacement indiqué, malgré les plus violents tirs d'artillerie et de mitrailleuses ; ses dernières cartouches épuisées, s'est dégagé à la baïonnette, obtenant de sa troupe le maximum grâce à son sang-froid et à son exemple. » — 2° à l'ordre de l'armée : « Le 17 juillet, chargé, avec sa section de mitrailleuses, d'accompagner les compagnies de première ligne, s'est porté à l'assaut en tête de la première vague. Ramassant un fusil-mitrailleur, a ouvert à bout portant le feu dans un groupe de mitrailleurs allemands et les a obligés à se rendre, après en avoir mis plusieurs personnellement hors de combat. »

Maurice Rotival, capitaine, vient d'être fait chevalier de la Légion d'Honneur, avec la citation suivante : « Chef d'escadrille remarquable qui est pour ses observateurs et ses pilotes un magnifique exemple de bravoure et d'audace. Le 8 août 1918, a pris une part active à la bataille

et contribué aux progrès de l'attaque en chassant à plusieurs reprises, à coups de mitrailleuses, les défenseurs des points d'appui qui s'opposaient à notre progression, et en renseignant constamment l'infanterie chargée de les réduire. »

L'aumônier *Georges Lauga* est cité à l'ordre du régiment : « N'a cessé de vivre près de la troupe pendant les derniers combats, l'accompagnant partout, montrant le plus bel esprit de sacrifice et de mépris du danger. A aidé le service médical débordé à sauver de nombreux blessés. »

Théodore Maisonneuve est cité à l'ordre du régiment : « Soldat courageux et dévoué ; a, par un tir très précis de V. B., contribué à repousser une forte attaque ennemie. »

Jean Roche est cité à l'ordre du corps d'armée et de la brigade. — *Albert Léo* est cité à l'ordre de l'armée. — *Pierre Chazel* est cité à l'ordre du corps d'armée. — *Frédéric Westphal* est cité à l'ordre de l'armée et décoré de la Légion d'Honneur. — *Georges Herrmann* est cité à l'ordre de la division. — *Paul Conord* est cité à l'ordre du régiment et du corps d'armée. — *Robert Bonfils* est cité à l'ordre de l'armée et décoré de la Légion d'Honneur. — *Fernand Vioujas* est décoré de la Légion d'Honneur. — *Albert Perrier,* sergent, est décoré de la médaille militaire. — *René de Richemond* est cité à l'ordre du régiment. — Nous n'avons pas le texte de ces citations.

Le régiment d'*Alexandre de Faye* a reçu la

fourragère aux couleurs de la médaille militaire.

René de Richemond, Henri-Louis Malan, Maurice Mousseaux, Georges-N. Raoul-Duval et *Robert Bonfils* sont nommés sous-lieutenants. — *Georges Bois, Paul Muller, Philippe Bianquis* et *Maurice Lafon* sont nommés aspirants. — *Jacques Lafon* est nommé brigadier. — Le professeur *Louis Perrier* est nommé médecin-major de 2e classe. — *Gaston Mourier* est nommé médecin auxiliaire. — *Paul Gagnier* est promu lieutenant-colonel. — *Charles Steiner* est nommé maréchal des logis élève pilote.

Benjamin Deschamps, Henri Meyer et *Ernest Mörch* sont nommés directeurs de Foyers du Soldat.

AUX ARMÉES

Bonnes nouvelles de : Maurice Abric. Elie Alméras, Henri Anglade, André Atger, Albert Baccuet, Henri Bacheret, Jean Barraud. Roger Bastide, Henri Beluze. Jean-D. Benoît, Géo Bergner. Jean Bernardbeig. André Bertrand, Jean Bertrand, Paul Beyvin. Philippe Bianquis, André Boegner, Charles Bois, Georges Bois, Jacques Bois, Paul Bois. Georges Boisseau. Gaston Bonnal, Eugène Boulitrop, Robert Bovet, Robert Brylinski, Henri-A. Casalis, Pierre Chazel, Daniel Chéradame, Robert Chéradame. Henri Clavier, Elisée Clerc, Paul Conord. Charles Coquerel, Daniel Cornud, Emile Cornud, J.-B. Couve,

Th. Cremer, Louis Dallières, Albert Dartigue, Charles Dartigue, Frédéric Dartigue, Bernard Datcharry, G. Daumas, Ernest Delhomme, Maurice Deloraine, Jacques Delpech, Benjamin Deschamps, Louis Deschamps, Marc Dieterlen, André Dietz, Léon Dubois, Franck Escande, Emile Fabre, Jean Fabre, H. Falchi, Jean Favier, Georges Finiel, Henry Fontayne, Frédéric Forel, Franck Forget, Henri Foulquier, Emile Fouret, Paul Gagnier, Pierre Galland, Paul Galley, Jean Gardes, R. Gastebosc, Géo Gonthiez, Gourdon, Charles Grébert, Charles Grivel, J.-B. Guillou, Georges Herrmann, Jean Heitz, Roger Hoffet, P. Hui, Léon James, Edouard Jallois, Edgar Jenkins, Roger Jézéquel, Yvon Jézéquel, Alfred King, Pierre Klingebiel, Daniel Lafon, Jacques Lafon, Paul Lafon, André Lamorte, Jean Lecerf, Albert Léo, André Lequeux, Pierre Lestringant, Antoine Léthel, Samuel Lheureux, Fritz Lung, Jean Lung, Georges Lys, Henri-Louis Malan, Marcel Marillier, H. Marquèze, Octave Martin, Pierre Maury, Jean Médard, André Melon, Edmond Mercier, Henri Meyer, Auguste Meynard, Edgar Micanel, Abel Miroglio, Jean Mondain, Jean Monnier, Ernest Mörch, Gaston Mourier, Maurice Mousseaux, Albert Muller, Paul Muller, Léon Nancey, Henri Noréro, Louis Ollier, H. Ollier de Marichard, Pasteur Pannier, Parise, Jacques du Pasquier, Charles Peloux, Edgar Peloux, Jean Perret, Guy Poissant, Charles Pomaret, Robert Pont, Gabriel Quétin,

F. Quiévreux, Gaston Rabaud, Alfred Rey-Lescure, Jean Ribagnac, René de Richemond, Georges Rivals, Paul de Robert, Jean Roche, Jules Roche, André Rolland, Henri Roser, Maurice Roth, Jean Rozier, Franck Salles, Ed. Schab, Victor Schmauder, Charles Schneider, Emile Seigneur, Jean Serres, Louis Sire, Ulysse Soulier, Franck Suau, Paul Terraillon, Edouard Theis, Jean Thérond, René Theurier, Paul Tisseau, André Vène, Jean Vernier, Marc Vey, Henri Vincens, H. Voltz.



NOTES ET DOCUMENTS

CONCURRENCE ÉCONOMIQUE ET NATALITÉ

M. Paul Bureau, dans une brochure récente sur la question de la natalité, publiée par l'*Association Nationale d'expansion économique* (23, avenue de Messine — Paris), se demande s'il est vrai que les conditions de la production et du travail, sous le régime de la concurrence, ne permettent pas d'allouer un supplément de salaire à l'employé chargé de famille. Nous reproduirons ici cette page du savant sociologue :

« On fait remarquer que, sous ce régime, l'employeur n'a pas la faculté de tenir compte, pour la rémunération de ses employés, d'éléments qui ne sont pas pris en considération par ses concurrents ; tel patron qui donnerait un supplément de salaire à un père de famille nombreuse serait vite dépassé par tel de ses concurrents qui, sans s'inquiéter de ces considérations, accorderait à tous une égale rétribution. On ajoute même que la ruine de ce bon patron risquerait d'être d'autant plus rapide qu'il se serait montré plus fidèle à suivre les méthodes que j'ai préconisées. En effet, les ouvriers chargés de famille ne manqueraient pas d'affluer à la porte de son atelier, tout heureux d'avoir trouvé à s'embaucher à des conditions si justes et si honnêtes.

« Il y aurait beaucoup à dire sur cette objection. On peut d'abord signaler que les dispositions psychologiques qu'elle manifeste ne sont pas nouvelles et qu'on les a retrouvées, dans le passé, en travers de toutes les réformes que des hommes dévoués au bien public ont

essayé d'introduire dans notre régime industriel contemporain. Qu'il s'agisse de la suppression du travail de nuit ou de la réduction de la journée de travail, de la responsabilité des accidents, de l'emploi de méthodes plus hygiéniques ou d'appareils protecteurs, de la protection du travail des femmes et des enfants, toujours ce fut la même objection. A peine une réforme est-elle proposée que mille voix clament à l'envi que l'employeur qui s'imposera cette dépense supplémentaire se mettra en état d'infériorité sur le marché de la concurrence.

« Pourtant, l'expérience a démontré que cette objection n'a point toute la valeur qu'on lui suppose, et ce sont justement les établissements les plus prospères qui ont pu assumer, en faveur de leurs ouvriers, les charges les plus lourdes et instituer à leur profit les services les plus onéreux.

« Au surplus, suivant toute apparence, les conditions de la rivalité commerciale et industrielle vont se trouver après la guerre singulièrement modifiées. Le régime de la concurrence par entreprises isolées et solidement murées dans leur isolement même ne répond plus aux besoins nouveaux. On ne parle plus aujourd'hui que de trust et de kartell, de comptoirs de vente et de syndicats, et jusque dans le plus modeste centre de commerce, les petits commerçants sont venus à l'idée de solidarité, de connexité, de liaison entre les différentes entreprises d'une même profession. Là où ils voyaient compétition et rivalité, ils voient surtout maintenant coordination, entente et mutuel support : on ne dit plus « mes concurrents », mais « mes collègues » et tel coryphée de l'antique concurrence insiste aujourd'hui sur l'urgente nécessité de reviser l'article 419 du Code pénal relatif aux accaparements.

« Je ne suis pas de ceux qui pensent que cette évolution doive être uniquement bienfaisante, et je crois au contraire qu'elle suscitera à son tour des problèmes et des complications que nous avons peine à soupçonner. Ce que je veux seulement signaler ici,

c'est qu'elle ouvre pour les améliorations si nécessaires du contrat de travail des possibilités dont les bons citoyens ont le devoir de tirer parti, pour le plus grand profit de la famille ouvrière et de la société. Qui ne voit en effet qu'il devient désormais possible de grouper les entreprises industrielles d'une certaine profession et d'une certaine région en des associations qui auraient justement pour objet d'empêcher l'établissement, au détriment du contrat de travail, de ces concurrences ruineuses dont je parlais à l'instant ? Les modalités de ces ententes en faveur de la famille ouvrière stable et féconde pourraient varier à l'infini, et il ne sied pas d'entrer ici dans les détails. On pourrait par exemple stipuler un salaire pour les ouvriers de telle catégorie et décider que ce salaire serait augmenté d'une certaine somme à l'égard des ouvriers ayant un nombre d'enfants déterminé. On pourrait encore organiser une caisse régionale et professionnelle, alimentée par tous les associés et qui servirait à accroître la rétribution des salariés sur qui pèse la charge d'une nombreuse famille.

« Il me paraît, en tous cas, indispensable que les Français qui ont le grand honneur de diriger ou d'inspirer les groupements professionnels si nombreux de nos jours, mettent au premier rang des intérêts communs de leur profession les droits de la famille stable, féconde et vigoureuse.

« Certes nous devons faire des affaires, accroître nos débouchés, assurer de toute manière l'expansion de notre industrie et de notre commerce, mais au nom même de ces intérêts économiques, il faut que leur sauvegarde s'accorde avec celle des intérêts supérieurs de la famille ouvrière et du recrutement de la race. Si cet accord n'était pas établi, la prospérité économique qu'on croirait avoir garantie ne serait que de façade et sans lendemain ; l'écoulement du temps en aurait bien vite raison à mesure que la mort décimerait les employeurs et les employés qui ne seraient point remplacés.

« Réintégrer dans le contrat de travail et la vie professionnelle, en un mot dans la vie économique même, la notion de la famille, de sa nécessité et de sa fécondité, telle est la tâche essentielle que demain réserve à tous les bons Français. En tous les domaines, dans l'économique comme dans les autres, l'individu isolé n'est rien qu'une abstraction, une création de l'égoïsme, du parasitisme et de l'ignorance.

« La personne humaine ne prend sa valeur et ne retrouve sa dignité que dans la mesure où elle s'insère dans le groupe, dans la chaîne des générations et accepte loyalement les devoirs correspondants d'une solidarité qui, à travers le temps et l'espace, lui assure d'inappréciables avantages.

« Que les hommes d'affaires se convainquent que les efforts qu'ils feront pour protéger et multiplier les familles nombreuses tendent directement à la prospérité économique de ce pays. On ne leur demande pas de se charger d'une tâche, qui pour noble qu'elle soit, les ferait sortir de leur fonction professionnelle. Quel pays eût jamais une agriculture, une industrie, un commerce prospères, qui n'ait su d'abord assurer l'abondant recrutement de sa race ?

« Est-il nécessaire d'ajouter que les vérités ici rappelées ne concernent pas seulement les chefs d'entreprise ? Elles se recommandent avec une égale rigueur à l'attention des employés. On ne sait que trop que le mouvement syndicaliste contemporain s'est orienté résolument vers la stérilité systématique et la restriction volontaire de la natalité, et cette orientation est si nette que M. Maxime Leroy, dans son ouvrage sur la *Coutume ouvrière*, a dû ranger cette obligation au nombre de celles que souscrit implicitement le véritable syndiqué conscient, en s'affiliant au syndicat.

« Je ne sais si la guerre a dessillé les yeux et réformé les intelligences, mais on peut affirmer qu'une pareille tactique, si elle devait être maintenue, serait bientôt mortelle pour la France et donc pour ces grandes collectivités ouvrières dont on prétend défendre les

intérêts. Il se peut que tout ne soit pas erroné dans le principe de la lutte des classes, mais en tout cas on devrait aussi prendre conscience du principe de la collaboration des classes au sein de la collectivité nationale. Sur certains points, les ouvriers ont des intérêts différents et même opposés à ceux de leurs employeurs, mais ils ont aussi des intérêts communs ; comme eux ils sont immergés dans une société nationale unique, et, sans être prophète, on peut affirmer que le grand cataclysme mondial que nous vivons aura justement pour effet de renforcer la notion de patrie et d'unité nationale. C'est chimère pure que de vouloir séparer la prospérité d'une classe de la prospérité nationale, et nul n'est autorisé à se dire syndicaliste s'il n'est simultanément conscient des grands intérêts patriotiques, dont la sauvegarde n'importe pas moins aux travailleurs manuels qu'aux bourgeois. »

ARCHÉOLOGIE ROMAINE

On explore en ce moment, à Rome, une « basilique souterraine » récemment découverte pas loin de la Porte Majeure. Cette construction, qui date du premier siècle de notre ère, est située exactement sous la ligne Rome-Naples et a donc supporté le poids d'innombrables trains de voyageurs et de marchandises. Un long couloir conduit dans un vestibule (Pronaos) richement décoré d'où l'on passe, par une porte cintrée, dans une vaste et haute salle qui rappelle absolument la disposition des basiliques. Toute la construction est de la pure tradition hellénique et, de l'avis des savants, était destinée à une confrérie de néo-pythagoriciens.

FORMATION HISTORIQUE DE LA MORALE MODERNE

La France Nouvelle « revue de l'Union française » publie dans son numéro de juillet, sous la plume de M.

Jean Aicard, *le petit livre de l'unité morale française.* Nous en reproduirons ici le chapitre trois qui met en lumière le rôle de l'Evangile et du Christ dans la formation de la conscience moderne :

1. Dans l'antiquité, des philosophes, des sages, les Socrate, les Platon furent de grands idéalistes, de véritables précurseurs ; mais aucun des philosophes anciens ne fit de l'amour du prochain la règle essentielle, un commandement ayant force d'une loi qui oblige, et sur laquelle s'appuie la morale du monde entier. L'honneur d'avoir fait de cette règle de bonté la loi fondamentale de notre monde moderne appartient au christianisme.

2. Le plus grand des livres civilisateurs, c'est l'Evangile.

3. Plusieurs religions, de cultes différents, s'inspirent également de l'Evangile.

4. La morale des philosophes, celle des peuples civilisés, même hors de toute religion, s'inspire non moins directement de la morale évangélique.

5. C'est pourquoi on peut dire que l'histoire du monde ne serait pas seulement incomplète, mais faussée, si elle paraissait ignorer le nom de celui qui a transfiguré la morale.

6. Le Christ a transfiguré la morale, en formulant comme jamais elles ne l'avaient été avant lui, les idées d'amour, de bonté, de sacrifice et d'héroïque patience.

7. Il a exalté ces vertus non seulement par la parole, mais aussi par l'exemple.

8. Il a vécu, il a souffert et il est mort pour faire triompher les idées qui, aujourd'hui, soutiennent et embellissent le monde civilisé.

9. Avant Jésus-Christ, les religions, même celle qui condamnait le paganisme, admettaient les sacrifices sanglants.

10. En ce temps-là, le peuple des Hébreux croyait être agréable à Dieu en égorgeant des animaux sur les autels.

11. Jésus-Christ défendit ces sacrifices cruels (1).

12. Il dit à tous les hommes : « Aimez-vous les uns les autres. » Et encore : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-mêmes. »

13. Et ces paroles, s'ajoutant au Décalogue ou loi donnée par Moïse au peuple hébreu, sont devenues la loi du monde civilisé.

14. A cette bonne loi, bien des hommes désobéissent encore, mais la conscience du monde les condamne ; et, dans le secret de leur cœur, ils se condamnent eux-mêmes.

15. Jésus-Christ a aimé tous les hommes comme une mère aime ses enfants, et c'est ainsi qu'il a fait comprendre aux hommes qu'ils doivent s'aimer.

16. Autrefois, il y avait des esclaves, c'est-à-dire des hommes qui appartenaient à d'autres hommes comme un chien appartient à son maître.

17. Jésus-Christ a voulu l'abolition de l'esclavage (2). Et, peu à peu, à travers les siècles, on a vu sa volonté se réaliser.

18. Avant l'avènement de la morale évangélique, les pauvres étaient méprisés.

19. L'Evangile les a rendus à la dignité. Et, peu à peu, le monde a compris qu'il devrait respecter les plus humbles.

20. L'Evangile a combattu l'orgueil de ces puissants qui sont puissants sans être justes, et la vanité des riches qui sont riches sans être bons, utiles et pitoyables.

21. Et maintenant, tous les esprits religieux, chez tous les peuples civilisés, comme aussi tous les hommes

(1) Nous nous permettrons de remarquer que Jésus-Christ a défendu ces sacrifices, non pas comme cruels, mais comme étant dépassés par la miséricorde (Matth. IX : 13). — *Réd.*

(2) Implicitement ; il ne l'a pas prêchée explicitement. — *Réd.*

d'honneur, chez tous les peuples civilisés, sont guidés par les lois morales dont la source est dans l'Evangile.

22. C'est pourquoi l'Evangile est le plus grand des livres civilisateurs comme il est le plus simple des livres.

23. Jésus-Christ, en apprenant aux hommes la fraternité, en leur donnant pour loi fondamentale le secours mutuel, a le premier dompté ou réduit l'avarice et l'orgueil.

24. Il a proclamé le droit des faibles ou la justice.

25. La faiblesse et la justice, la dignité humaine et la bonté, ont eu raison de la force brutale et triomphé malgré ses résistances.

26. Après la mort du Christ on vit sa pensée, à travers les pires maux et avec le secours des siècles, poursuivre son lent mais progressif triomphe.

27. En mourant par le supplice de la croix, auquel l'avaient condamné les hommes d'avarice, d'injustice et d'orgueil, il a su donner l'exemple de toutes les vertus qu'il avait conseillées aux hommes et qui ont institué le règne de la dignité humaine.

28. Car ainsi est mort le Christ, pour avoir donné aux hommes la morale de la bonté, de l'amour, de la pitié, qui est la morale du monde civilisé.

29. Et reconnaître ces réalités, c'est donner rationnellement, à Jésus-Christ, sa vraie place dans l'histoire du monde.

30. Ici s'arrête l'historique de la vie du Christ, tel que peut le présenter l'école qui, respectueuse de toutes les religions des civilisés, qu'elles soient chrétiennes ou non, a pour devoir de ne pas s'immiscer dans leur enseignement. Il suffit à l'école d'affirmer l'identité de leur morale et de la sienne, en vue d'établir l'unité morale française, nécessaire au bien de notre pays.

NAPLOUSE

De M. R. Tissier, dans le *Journal de Genève* du 30 septembre :

Naplouse, qui vient d'être brillamment enlevée par les troupes anglo-françaises de Palestine lors de la reprise récente de leur offensive, n'est autre que l'ancienne Sichem de la Bible.

Au sortir de la triste et aride Judée, le voyageur qui remonte vers le nord, en arrivant aux abords de Naplouse, est surpris par l'aspect verdoyant et fertile qui annonce les approches de la riante Galilée. Sur le flanc des montagnes, ce sont, à perte de vue, des champs d'un vert intense contrastant étrangement avec les mornes rocailles de Judée, et parmi lesquels se dessinent les silhouettes des paysans affairés. Deux de ces montagnes dominent nettement la contrée de leurs croupes : ce sont les monts Ebal et Garizim, de souvenirs millénaires. Sichem était alors la cité des Samaritains, rivaux des Juifs, qui avaient voulu, eux aussi, bâtir un temple égalant en splendeur celui de Salomon. C'est sur le mont Garizim qu'ils l'avaient édifié.

Peu avant Naplouse, à un passage resserré de la vallée, se trouve le puits de Jacob. C'est là que Jésus a parlé à la Samaritaine. Celle-ci arrivait de Sichem, — qu'un repli de montagne cache encore, — pour venir puiser de l'eau. Elle rencontra Jésus et fut tout étonnée de l'entendre lui adresser la parole, sachant le mépris dans lequel les habitants de Jérusalem tenaient les Samaritains. Aujourd'hui encore, ce puits est très fréquenté. Malheureusement, sur son emplacement s'élève une chapelle dont la banalité rompt fâcheusement la pittoresque harmonie du paysage.

Située hors du chemin habituel des caravanes de touristes, Naplouse était assez peu fréquentée par les étrangers. Elle est en effet réputée pour le fanatisme musulman de ses habitants. Il peut être imprudent, note Bædecker, de s'aventurer seul dans ses rues tor-

tueuses. Si des pierres lancées par quelque main mystérieuse ne viennent pas toujours troubler la curiosité des touristes sacrilèges, du moins sentent-ils peser sur eux la malveillance de regards farouches ou sournois.

Ainsi que beaucoup de villes d'Orient, Naplouse est entourée de cimetières qui, là comme ailleurs, sont des lieux ombragés faits pour la promenade et la flânerie. Ils lui tracent un cadre de verdure et de fraîcheur joliment surplombé par les ondulations des montagnes. La ville est une des plus originales qui soient en Orient, car elle est restée aujourd'hui ce qu'elle était il y a bien des siècles déjà. En circulant dans les rues étroites, enjambées par de nombreuses voûtes basses, bordées de maisons grises pareillement escarpées et rébarbatives, on a l'impression d'être transporté dans quelque ville du moyen âge. A travers le resserrement des maisons, le grand soleil d'Orient lui-même a peine à pénétrer dans les ruelles humides dont les pavés restent glissants. Et les échoppes enfoncées dans les encoignures, les métiers groupés par quartiers, les costumes aux couleurs éclatantes et les groupes d'hommes en armes, comme aussi la misère qui rôde sordidement alentour, viennent compléter cette illusion d'un autre âge. Les maisons, aux portes massives et aux fenêtres gardées par de sévères grillages derrière lesquels rien ne semble bouger, sont surmontées de larges toits en terrasse. Tout un monde vient les peupler le soir pour jouir du charme tiède des nuits orientales en écoutant parmi le bruissement des eaux quelque lointaine et nasillarde mélopée arabe. Aucune voiture ne peut circuler dans l'intérieur de la ville. De tous côtés, on se heurte à des portes voûtées, si basses qu'un cavalier est obligé de mettre pied à terre devant elles. Cette disposition, qui faciliterait la défense de la ville en arrêtant les assaillants, rappelle davantage encore les constructions du moyen âge et augmente l'impression de mystère et d'hostilité qui se dégage de l'antique cité.

Mais la grande curiosité de Naplouse, ce sont les quelques Samaritains qui y survivent encore, étrange

exemple de race marchant à sa disparition et qui, volontairement, s'est figée dans l'immuable en refusant de se prêter à aucun progrès. Il y a quelques années, ils étaient à peine plus d'une centaine, soit quelques familles groupées autour de leur grand-prêtre. Ne pouvant s'allier qu'entre eux, ils offrent la parfaite image d'un sang appauvri dans un type très pur. C'est le type juif classique, mais avec un visage particulièrement allongé et de beaux yeux noirs fendus en amande dont la vivacité contraste avec la pâleur du teint.

Le temple des Samaritains est situé dans une modeste maison que seul un guide peut découvrir dans le labyrinte des ruelles semblables. Une petite cour précède la vaste pièce blanchie à la chaux et recouverte de nattes, car ce n'est guère que cela. Mais un étui de soie verte attire les regards. Avec d'infinies précautions, le grand-prêtre en sort un cylindre d'argent niellé qui s'entr'ouvre pour laisser apercevoir un vieux rouleau de parchemin couvert de caractères bizarres. Il a été copié, affirme la tradition, sur les tables même de la loi de Moïse et renferme à lui seul tous les préceptes de la religion des Samaritains. Déjà à l'époque du Christ, ceux-ci se différenciaient des Israélites en ce qu'ils n'avaient accepté aucun des enseignements des autres prophètes, et aujourd'hui encore malgré l'accumulation des siècles, ils s'en tiennent strictement à la seule loi de Moïse. Aussi, en voyant le grand-prêtre manier si pieusement de ses longues mains diaphanes le manuscrit séculaire, ne peut-on, en présence de ce grand vieillard à la barbe blanche et au nez en bec d'aigle barrant la face émaciée, s'empêcher d'évoquer le souvenir des patriarches disparus dont il semble quelque vénérable et fantasque apparition. Et l'on emporte une impression étrange de ce lieu où meurt une race dégénérée qui n'est plus qu'une curiosité ethnologique et dont, bientôt peut-être, un parchemin jauni roulé dans un cylindre d'argent rappellera seul le souvenir.

Après cette brusque échappée dans les temps bibliques, quand, dans une demi-obscurité, on rentre à

travers cette singulière ville où les passants glissent sans bruit, et que, parmi les soldats faisant le guet, l'on traverse les ruelles aux pavés pointus, encadrées de tours, de maisons massives et d'étroites échoppes, il semble que l'on se soit égaré dans quelque cité très lointaine non pas dans l'espace, mais dans le passé.

LE « CONVENANT DE SEMPACH »

Dans son dernier numéro (daté de juillet 1918), le *Bulletin international des Sociétés de la Croix-Rouge* parle des tentatives faites dans le passé pour établir des accords internationaux destinés à adoucir les maux de la guerre :

« Les auteurs qui ont étudié les origines de la Convention de Genève ne sont pas, à notre connaissance, remontés dans leurs recherches plus haut que le XVIe siècle. En Suisse, cependant, on voit déjà au XIVe siècle les confédérés des cantons primitifs Uri, Schwytz et Unterwald — auxquels s'étaient joints les délégués de Glaris et de Zoug, comme aussi ceux des villes de Zurich, Berne, Lucerne et Soleure — conclure, à la suite des luttes contre la maison d'Autriche, illustrées par les batailles de Sempach et de Naefels, le Convenant de Sempach (Sempacherbrief ou Frauenbrief), le 13 juillet 1393.

« Cette charte est la première qui règlemente la guerre et formule sommairement certaines lois qui devront y être observées. Mais surtout, à côté de prescriptions sur la fidélité, sur le pillage, sur le respect des femmes (d'où son nom de Frauenbrief), elle contient une clause concernant les blessés et stipulant que le blessé incapable de se défendre doit être respecté : « On le laissera donc intact dans sa personne et dans ses biens », dit le texte littéralement traduit du vieil allemand.

« On peut donc affirmer que la préoccupation du sort des blessés à la guerre a trouvé, dès cette époque, son expression dans un accord conventionnel et pris

place dans un pacteentre alliés, et que, par conséquent, le pays qui a donné au monde la convention de Genève a aussi été le premier à donner le jour à ce qui peut être considéré comme son embryon.

« M. Ch. Borgeaud, dans son cours d'Histoire nationale professé à l'Université de Genève, s'exprime ainsi :

« Les articles de la Charte de Sempach, ou Charte « des Dames, « Frauenbrief », du 13 juillet 1393, ont « une portée générale qui les rend particulièrement « intéressants, non seulement comme un témoignage « du degré de culture morale et de sens politique « auquel étaient arrivés les chefs suisses à la fin du « XIVe siècle, mais comme un document unique dans « l'histoire du Moyen-Age. Pour la première fois, un « commencement de code des lois de la guerre est « formulé en termes précis et obligatoires ; pour la « première fois une limite est posée aux abus de la « force armée ; le pillage est réglementé ; le droit « d'asile des lieux de culte est consacré, les femmes « sont mises sous la protection de la loi militaire des « Suisses.

« Le pays où la « Frauenbrief » a été signée par les « cantons de la Suisse alémanique était bien digne « d'être un jour le berceau de l'œuvre internationale de « la Croix-Rouge créée à Genève par l'initiative de « citoyens de la Suisse romande. »

« Il nous a paru particulièrement intéressant, à notre époque, de signaler cette lointaine origine des conventions internationales relatives à la guerre. »

EN PALESTINE

Nous empruntons à la *Semaine religieuse* du 24 août les détails suivants :

« Le gouvernement britannique a rétabli, dans la Palestine occupée par ses troupes, des tribunaux civils ; les juges seront des officiers anglais ayant déjà

rempli des fonctions juridiques ; les postes d'employés seront réservés aux gens du pays ; les lois appliquées seront les lois locales ; les anciens tribunaux religieux conserveront leur juridiction.

« Jérusalem possédait un aqueduc remontant aux ingénieurs romains du temps d'Hérode : mais, très mal entretenu, il était souvent à sec. L'hygiène de la ville souffrait beaucoup de ce fait. Dans l'espace de deux mois, les ingénieurs anglais ont opéré ce que l'autorité ottomane n'avait pas su accomplir pendant ses quatre siècles de domination. Jérusalem a maintenant un nouveau réservoir, alimenté par des sources captées au loin et canalisées avec soin ; ce réservoir lui fournit 630 hectolitres d'eau par heure.

« L'Université hébraïque de Jérusalem, dont on parlait depuis longtemps, finira bien par se fonder, puisqu'on a récemment posé les premières pierres de son bâtiment, savoir douze pierres représentant les douze tribus d'Israël. A la cérémonie assistaient le général Allenby, des officiers français et italiens, une foule de Juifs de Palestine, des délégations juives d'Egypte et aussi des représentants de diverses Eglises chrétiennes. Cette Université possédera des chaires de lettres et de sciences, et l'on y admettra aussi des étudiants non israélites. Les Sionistes, qui ne sont pas absolument ennemis de la réclame, avaient fait courir le bruit que M. Bergson, de la Sorbonne, avait accepté un poste à la nouvelle Université, mais celui-ci a fait savoir avec quelque froideur qu'il n'avait pas songé un instant à quitter Paris pour Jérusalem.

« D'autre part, des savants anglais se proposent de créer également à Jérusalem une école d'archéologie chargée de rechercher les vestiges des civilisations antiques en Palestine et en Arabie. Le Comité a déjà reçu des dons importants en vue de la réalisation de ce projet.

« Depuis qu'un pont d'acier a été jeté sur le canal de Suez et que les trains roulent sans interruption du

Caire à Ramleh, le voyage du Caire à Jérusalem ne dure plus que quinze heures.

« Le pape a placé Mgr Barlassina sur le siège épiscopal de l'Eglise romaine à Jérusalem. »

LA BIBLIOTHÈQUE BLEUE

Pour beaucoup de personnes, et malheureusement pour beaucoup de Français, la littérature française commence à Villon, après lequel on passe à Ronsard, pour arriver le plus vite possible au XVIIe siècle. Malgré le goût des romantiques pour le Moyen-Age, malgré les travaux des érudits, la littérature médiévale de la France reste profondément ignorée de la plus grande partie du public instruit. Ses romans chevaleresques, ses légendes épiques et courtoises, ont joué pourtant un rôle singulièrement important dans la formation de l'âme française. Ils étaient, d'autre part, la manifestation visible de cette âme en formation. Si une nation veut comprendre ce qu'elle est dans son fond et ce qu'elle est capable de faire, il est important pour elle de savoir de quoi ses ancêtres se sont nourris ; non pas seulement ce qu'ils ont fait, mais aussi ce que, dans leurs jeux d'imagination, ils ont rêvé de faire. Ce n'est pas en vain que l'on a derrière soi une longue suite de générations nourries par des légendes de chevalerie courtoise. Peu importe que ces légendes aient été plus belles que la réalité : il est bien certain que la réalité, en quelque mesure, a fait effort pour se modeler sur elles. Cet effort du passé explique souvent le présent, et il y a de l'ingratitude chez les descendants à méconnaître, sous prétexte qu'elle est un peu enfantine, la littérature dont les pères se sont nourris.

La librairie Payot entreprend de publier la *Nouvelle Bibliothèque bleue*, qui se propose de mettre à la portée de tous, au moyen de jolis volumes d'un prix modique et ornés d'illustrations documentaires, les romans chevaleresques, les légendes épiques et courtoi-

ses qui ne doivent pas tomber dans l'oubli. Le premier volume est la *Très plaisante et recreative hystoire du très preulx et vaillant chevallier Perceval le Galloys jadis chevallier de la Table Ronde lequel acheva les adventures de sainct Graal, au temps du noble Roy Arthus.* Le second volume contient *Les gestes ensemble la vie du preulx Chevalier Bayard : avec la genealogie : côparaisons aulx anciens preulx chevaliers : gentilx : Israelitiques : et chrestiès. Ensemble oraisons : lamêtatiôs : Epitaphes du dit chevalier Bayard. Contenant plusieurs victoyres des roys de France. Charles VIII. Loys XII et Frãcoys premier de ce nom*, par Symphorien Champier.



COIN DES NOUVELLES

DÉPART D'UN AMI

Il y aurait ingratitude de la part de notre Fédération à ne pas dire ici toute la douleur que nous inspire la mort de Samuel Williamson, secrétaire général du Comité National des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens et fondateur du mouvement des Eclaireurs unionistes de France. Il n'a jamais travaillé directement dans notre Fédération ; mais il était au premier rang de ceux qui nous comprennent, nous aident d'une sympathie profonde et sont prêts, en toute circonstance, à nous donner leur appui et leur assistance. Au Comité National des Unions, il était le collaborateur, ou plutôt le frère d'armes, de notre ami Charles Grauss. Il était l'ami de beaucoup d'entre nous. Restant scrupuleusement dans l'ombre, il nous a rendu bien des services, surtout des services de l'ordre spirituel. Il nous laisse à tous un exemple admirable de travail acharné, de fidélité dans les petites comme dans les grandes choses, de résistance souriante au mal physique, de consécration absolue au Christ.

PARIS-ÉTUDIANTES

Les Y. W. C. A. (Unions Chrétiennes de Jeunes Filles d'Amérique) mettent à la disposition de l'Asso-

ciation Chrétienne d'Etudiantes de Paris une somme de dix mille dollars pour créer, dès cette année scolaire, une maison destinée à loger, au Quartier Latin, une quarantaine de jeunes filles. Nous espérons pouvoir donner, dans notre prochain numéro, des détails sur cette fondation.

CAMP DU BLANC

On nous écrit :

Du 18 juillet au 2 août, dans le coin le plus frais des Charentes, au Blanc, par St-Romain-de-Benêt, dans la propriété de M. Jousselin, une vingtaine d'amis campaient. Fait remarquable : tous ces amis étaient membres de la Fédération, et non des moins zélés, malgré leur jeunesse (beaucoup de « classe 20 », quelques jeunes étudiants d'avenir, plusieurs présidents de groupes lycéens, presque tous congressistes de Montpellier). Et c'est pourquoi le *Semeur* se devait de le mentionner.

Ce fut en effet, sans marque officielle, un vrai camp « fédératif », selon les traditions de Domino. Sous la tente, à l'orée d'un bois, vie rustique, dégagée des complications de la vie moderne. L'esprit était des meilleurs, dû aux cultes du matin, présidés par Ernest Mörch, Jacques Diény, Roger Casalis, Henry Rey-Lescure, Jacques Babut, Henry Leenhardt, François Lafon, Albert Meyer, sur : le But du camp, les vies saintes, le rôle de l'élite, l'amitié, la vérité, la pureté, la mission terrestre de Jésus, le Christ vivant, la Prière, ce qu'est un chrétien, la mort, la souffrance, le service et le sacrifice. Nous y chantions beaucoup ; des réunions de prières suivaient à l'occasion. Et nous

terminions par des lectures « psychantes » (par exemple : l'*Action Bonne* de T. Fallot).

A 16 h., séance de travail, dans la ligne du Congrès mais avec plus d'intimité et de loisirs, de confidences et de digressions. Nous y discutions les questions intéressant les groupes de lycéens, la Fédération, l'Evangélisation. Nous y lisions de vieux rapports de Congrès ; nous y avons étudié un nouveau projet passionnant de Foyers ouvriers élaboré par André Diény, à l'usage des « fédératifs » qui s'intéressent à ce sujet.

Le soir, tant qu'il faisait jour, jeu ardent de base-ball pour prendre de l'exercice, et entraînement physique pour les « classe 20 » (saut, lancement de la grenade, etc.). L'obscurité venue, causettes et chants sur un maigre talus qui nous servait de Dune (o Dune de Domino, quando te adspiciam !) Au moment du coucher, culte familial dans la splendeur paisible des soirs d'été. Et d'aucuns prolongeaient tard dans la nuit les délicieux et bienfaisants entretiens intimes, apanage merveilleux des camps ; je me souviendrai des chuchotements interminables sous la tente, des enivrantes « ballades » au clair de lune sur les routes blanches des alentours, et de cette dernière soirée où, blottis dans un vieux tombereau, nous avons senti comme jamais l'âme de la Fédération planer sur nous et nous saisir d'un saint enthousiasme.

Quiconque eût entendu les discours d'adieux, où chacun donna sa note originale, tous émouvants parce qu'ils sortaient du fond des cœurs, eût aimé la Fédération de mettre dans les âmes de ces jeunes, à la veille d'entrer dans la vie et pour plusieurs à la veille de leur mort, l'ardent désir non pas de jouir hâtivement des plaisirs les plus communs et les plus vils, mais

d'acquérir une consécration plus intense aux devoirs les plus hauts et les plus urgents qui s'imposent aux cœurs bien placés, aux enfants de Dieu.

A. M.

ÉTATS-UNIS

Lors des cérémonies de clôture de l'année universitaire aux Etats-Unis, on a pu juger d'une manière impressionnante dans quelles proportions la jeunesse des écoles a passé sous les drapeaux. Seules les classes préparatoires correspondant à celles des collèges, lycées ou gymnases des autres pays ont conservé leurs élèves, en dépit de très fortes réductions. Plus haut, c'est le délaissement.

A Harvard, sur un chiffre de 700 gradués environ qui eussent dû participer aux réunions de fin d'année, il ne s'en est pas trouvé cent. A Yale, la célèbre Université située à New-Haven (Connecticut), à Princeton, dont le président n'était autre, il y a quelques années, que le président actuel de la République, M. Wilson, c'est à peu près le même phénomène.

Dans les classes préparatoires suivies par les non gradués, nombreux déjà sont les élèves qui ont de leur plein gré échangé les temples sereins de la science contre la vie des camps. A ceux-là, Princeton, Harvard et les autres centres d'études ont accordé des certificats où, non seulement on leur tient compte de leur inscription, malgré le temps passé sous les drapeaux, mais où on les félicite de leur patriotisme.

ITALIE

De 1892 à 1914, le nombre d'étudiants dans les établissements supérieurs d'instruction (universités, polytechnicums) a doublé ; de 17.000 environ, il est passé dans cette période à 34.075. Sur ces 34.075 étudiants, 27.969 étaient des hommes, 20.125 appartenaient aux Universités d'État, 1.347 aux quatre universités libres et 61 aux sections supérieures des collèges d'Aquila, Bari et Catanzaro et, le reste, aux diverses écoles supérieures.

Parmi les Universités d'État, Naples venait en tête avec 5.141 élèves, sur lesquels 4.186 étudiants ; Rome venait ensuite avec 4.613 élèves, sur lesquels 3.306 étudiants ; puis Turin avec 2.214 élèves, sur lesquels 1.726 étudiants et enfin Bologne avec 2.278 élèves, sur lesquels 1.562 étudiants. La plus importante des Universités libres est celle de Camerino avec 404 élèves, sur lesquels 377 étudiants. Dès le début de la guerre, la plupart des jeunes gens de toutes les autres écoles ont été mobilisés en grand nombre, et le personnel étudiant n'a cessé de diminuer. Bien que des statistiques détaillées n'aient pas été publiées, il est certain que la diminution a été en général de 60 à 70 pour cent ; et, si le gouvernement n'avait facilité le passage des élèves des écoles préparatoires aux Universités, elle aurait été de 80 à 90 pour cent.

Des six disciplines représentées dans les Universités, le droit, au moment de la déclaration de guerre, comptait le plus d'étudiants : 9.418. Les sciences physiques et mathématiques viennent ensuite avec 4.872 ; puis la philosophie et les belles lettres avec 4.616 ; ensuite la pharmacie et la chimie avec 2.693 ; enfin la chirurgie et la médecine avec 2.275.

Le nombre des femmes dans les Universités et écoles supérieures était en 1914 de 6.106, dont 697 à Rome, 626 à Bologne, 554 à Naples. C'est dans les Universités du nord, comme Bologne et Turin, que, pour des raisons ethniques et sociales, les femmes se tournent proportionnellement en plus grand nombre vers les études supérieures.

La vie universitaire est peu organisée parmi les étudiants et ceux-ci vivent souvent dans un véritable isolement moral. Il y a bien quelques associations, comme « l'association républicaine », « l'association nationaliste », « le club catholique », « la balziaglia athlétique de Torre Pellice » et « la société Pra del Torno » également de Torre Pellice. La plus nombreuse et qui a des branches dans la plupart des universités est l'association « Corda fratres ». Elle a une certaine activité sociale et politique et a rendu de grands services au moment des terribles tremblements de terre en Calabre, en Sicile et à Awezano en prenant une part active aux efforts d'assistance. Mais elle n'a pas de bâtiment qui lui appartienne et, de ce chef, son influence est restreinte. Une autre association à côté de « Corda fratres » et à qui semblait promis un grand développement avant la guerre est l' « Association des étudiants pour la culture religieuse ». Elle a gagné la sympathie de beaucoup de jeunes gens. En 1915, elle comptait au total près de six cents membres dans ses douze groupes répandus dans l'ensemble de l'Italie. Naturellement elle a été assez éprouvée par la guerre et, bien que son organisation ait été maintenue, deux seulement de ses douze groupements, ceux de Naples et de Torre Pellice, ont encore leur activité. A Naples spécialement, grâce au travail de Miss Leavitt, la vie du groupement, quoique restreinte dans ses manifestations, a peut-être gagné en intensité.

Nous y remarquons un travail mensuel de conférences, d'études bibliquss, de leçons sur les religions comparées et des cours de langues vivantes. On y travaille constamment pour les soldats au front et pour les réfugiés des provinces envahies, et l'on fait tout pour maintenir le contact avec les camarades qui sont sous les drapeaux.

La question religieuse se présente parmi les étudiants sous des aspects très particuliers. Tantôt c'est l'intellectualisme qui domine, et alors la religion est considérée, soit comme un recueil de doctrines et de dogmes, soit comme une force philosophique pour apaiser l'esprit humain devant le mystère de l'humanité ; ou bien l'on n'étudie en elle que ses formes extérieures, ses cérémonies et ses rites. Tantôt c'est la préoccupation politique qui l'emporte et la religion est considérée comme un moyen de gouvernement. Dans l'un et l'autre cas, l'on ne pénètre pas jusqu'à son essence même, jusqu'à ce qui fait d'elle une vie et une source de vie. De là résulte une indifférence profonde chez ceux qui croient pouvoir s'intituler croyants, les attaques violentes des politiciens antireligieux, l'agnosticisme et l'intellectualisme de ceux qui sont en dehors de la religion. Ainsi se crée une atmosphère très peu favorable, pour ne pas dire plus, à une œuvre religieuse dans le monde universitaire et à la formation d'associations ayant ce but. Les clubs catholiques ne comprennent en général que des séminaristes et des prêtres, ils ont un caractère strictement ecclésiastique et confessionnel. « La Fédération nationale des étudiants pour la culture religieuse » tend toutes ses énergies à faire comprendre l'importance du problème religieux en se plaçant à un point de vue moral, spirituel, exclusivement chrétien. Elle s'applique à organiser des conférences et une activité sociale dont le seul but est

la culture de l'esprit, et des études bibliques qui sont libres de tout souci confessionnel.

La guerre, sans amener de manière automatique le réveil religieux que certains avaient la candeur d'en attendre, a certainement secoué bien des consciences, a fait surgir devant elles des problèmes imprévus et les a disposées à entendre parler de l'Evangile. Il y a là certainement pour les chrétiens, non pas le symptôme du travail qui se fait tout seul, mais un appel à faire des efforts intelligents.

Dans les armées italiennes, les étudiants se sont particulièrement distingués par leur valeur militaire. « La Fédération des étudiants pour la culture religieuse » a eu sa large part dans tous ces sacrifices. Un seul fait en donnera une idée : le seul groupement de Naples, du 23 mai au 1er octobre 1917, n'a pas perdu moins de dix membres tombés au champ d'honneur.

Nous sommes heureux et reconnaissants de constater l'attention avec laquelle nos camarades d'Italie et les publicistes qui s'occupent des questions religieuses dans le même esprit que notre Fédération lisent nos publications et s'en servent. Le dernier numéro de *Fede e. Vita*. organe de la Fédération italienne, et qui est un peu l'équivalent de notre *Semeur*, consacre son article éditorial à la brochure de notre président : *Allons-nous vers une renaissance religieuse?* De même, le dernier numéro de *Bilychnis* reproduit, en citant le *Semeur*, l'étude de notre camarade de Vargas sur *la Chine religieuse*. Nous sommes frappés de la sympathie intelligente avec laquelle est régulièrement étudiée la situation religieuse de la France.

On sait que notre ami. le professeur Giovanni Luzzi,

a publié une très remarquable version italienne du Nouveau Testament. Une édition de ce Nouveau Testament accompagné de notes du traducteur a été imprimée par les soins de la société interconfessionnelle *Fides et Amor*. Ce petit volume est très répandu par nos camarades dans l'armée italienne et il y obtient le plus vif succès auprès des hommes de toutes les dénominations ecclésiastiques.



TABLE ONOMASTIQUE

DE NOS « TABLETTES D'OR »

 

LE SEMEUR

Organe des Associations Chrétiennes d'Etudiants de France

20e ANNÉE, 1917-1918



TABLE DES MATIÈRES

Articles

Glanures spirituelles

Nos Tablettes d'Or

Notes et Documents

Coin des Nouvelles

Tables



Le Gérant. A. COUESLANT

CAHORS & ALENÇON, IMP. COUESLANT. — 20.897



BIBLIOTHÈQUE DES ÉTUDIANTS CHRÉTIENS

Questions religieuses.

L'expérience religieuse. H. Bois (épuisé)	0,30
L'expérience religieuse et le Christ, H. Monnier	0,30
L'expérience religieuse et la Bible. Ch. Mercier	0,30
Le progrès dans la recherche et dans la réalisation de l'idéal. H. Bois	0,30
Quelques études sur la pensée de Jésus. Charles Grauss.	0,75
Les Psaumes 1re et 2e série. J. Kaltenbach. Chaque série.	0.75
La Prière d'intercession. H. Bois	0,40
« Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » W. Monod	0,30
Le Problème du Mal, H. Bois	0,60

Questions sociales.

L'appel des foules. P. Bosc	0,30
La crise du logement. Roger Merlin	1 »
L'évolution sociale et la crise du caractère. E.-J. Neel	0,25

Questions scientifiques.

La matière est-elle vivante ? A. Hollard	0,30
La matière radiante. M. Abelous, profr à l'Université de Toulouse	0,30
L'origine de la vie et les sciences paléontologiques. Kilian.	0,30

Questions diverses.

L'idée de patrie. F. de Witt Guizot	0,30
La société des nations. Th. Ruyssen	0,30
Le Bilan de la séparation pour les Eglises protestantes. R. Allier	0,50
L'idéalisme dans le droit nouveau. Donnedieu de Vabres.	0,30
L'appel de l'Eglise. Profr Maury	0,50

Questions missionnaires.

Etudiants et Missions. E. Allegret	0,30
La Fédération et les missions. D. Couve	0,30
Le mouvement des Volontaires. Ch. Grauss	0,30

L'Œuvre de la Fédération.

Conférence de Lyon (1907)	1,50
Conférence de Montauban (150 pages)	1 »
Conférence de Versailles (Constitution de la Fédération française des Etudiants) 1898/99	0,50
Toi, suis moi ! Bordeaux, 2,50. Franco	3 »
Congrès de Montpellier (1910)	2,75
Congrès de Lille (1911)	2 »
La Fédération internationale des Et. chrétiens. R. Allier	0,30
La Fédération française en 1911. Ch. Grauss	0,30
La Fédération française en 1911-1912. Ch. Grauss	0,30
La Fédération française en 1912-1913. Ch. Grauss	0,30
La Fédération française en 1913-1914. Ch. Grauss	0,40
Congrès de Constantinople. Edition française	1,25
Les Volontaires du Christ. P. Maury	0,10
Vers l'Unité chrétienne. Ch. Grauss	0,30
Nos responsabilités. R. Allier	0,30
Le programme des Volontaires (Lyon)	0,60
Sous la tente (illustrations de Schmied)	3 »
Domino 1912 (Le camp de)	0,50
Domino 1913 (Le camp de)	0,60

Périodiques.

Le Semeur. Directeur R. Allier. 1 an	5 »
Notre Revue. Revue des Lycéens chrétiens. 1 an	2,50

Il ne sera répondu qu'aux demandes accompagnées du montant des brochures désirées.

Ajouter pour les frais de port 5 centimes par brochure au-dessous de 0,50, pour les autres 0,20. Tarif double pour l'étranger.

Adresser les commandes à Mlle L. Viguier, 41, rue de Provence, Paris (9e).